

TREIZE ETOILES

7^e année — N° 11

Reflets du Valais

Novembre 1957





Montana

V E R M A L A

1500 - 1700 m.

Accès facile à une demi-heure de Sierre (ligne du Simplon), par les services de la

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER ET D'AUTOBUS S.M.C.

ou par la route touristique de premier ordre Sierre-Montana, ouverte toute l'année.

Pour des vacances

dans un cadre merveilleux, Montana, rêve des skieurs, est la station la plus ensoleillée de Suisse. Vue magnifique — Skilift — Téléférique — Ecole suisse de ski — Nombreuses pistes — Bars — Dancings
Hockey sur glace — Patinoire de 4000 m² — Curling — Equitation

HOTELS			PENSIONS		
	Lits	Propriétaires		Lits	Propriétaires
Victoria	80	R. Bonvin-Troillet	La Prairie	14	M ^{me} Soldati
Grand Hôtel du Parc	70	Fr. Bonvin	Gentiana	13	M ^{me} M. Gertsch
Beauregard	40	C. Barras	Chantecler	12	M ^{me} Guenat
Saint-Georges et des Alpes	40	W. Fischer-Lauber	La Clairière	12	J. Tapparel
Helvetia	30	J. Simon-Rey	Miremont	12	M ^{lle} I. Cottini
Jeanne d'Arc	30	A. Herreng-Meyer	Monte Sano	12	C. Cottini
Regina	30	A. Perrin	Weisshorn	12	M ^{me} Thévoz
Chalet du Lac	25	P. Fischer	Marenda	10	M ^{me} Vouardoux
Les Asters	20	R. Crettol-Barras	de la Poste, Bluche	10	R. Clivaz
Bellavista	20	A. Rey	Buffet Gare, Bluche	8	M ^{me} I. Berclaz
Mirabeau	20	H. Perrin	Solalp (maison végétarienne)	17	M ^{me} Sambuc
Primavera	16	E. Mégevand			
Mont-Paisible	15	E. Berclaz			

HOMES ET INSTITUTS D'ENFANTS		
Les Coccinelles	30	R. Sprenger
Institut Les Roches, Bluche	25	M. et J. P. Clivaz
Institut Prés-Fleuris	25	M. et J. P. Clivaz

Tous renseignements par l'Office du Tourisme
de Montana, téléphone 027 / 5 21 79



CHAMPÉRY PLANACHAUX (1055-1800 m.)

Centre de sports d'hiver dans le Valais pittoresque. Téléférique, 3 monte-pentes, Ecole de ski, patinage, curling, hockey, luge

Chemin de fer AIGLE-OLLON-MONTHEY-CHAMPÉRY

Automotrices confortables et rapides

HOTELS	Lits	Propriétaire	Tél. (025)	Pension depuis 3 jours	Prix forfaitaires 7 jours tout comp.
de Champéry	70	Marc Défago-Wirz	4 42 45	17,— à 24,—	148/204,—
Suisse	70	Em. Défago	4 42 42	15,— à 20,—	133/172,—
des Alpes	40	F. Balestra-Trombert	4 42 22	15,— à 20,—	133/172,—
Berra	30	Famille B. Berra	4 41 68	12,50 à 15,—	112/131,—
PENSIONS					
Dents-Blanches	30	M. R. Cherix	4 41 28	12,50 à 15,50	112/135,—
Les Terrasses	20	R. Monnier-Stettler	4 41 44	12,— à 15,—	105/129,—
Rose des Alpes	15	B. Christinat-Avanthey	4 41 18	12,— à 14,—	105/121,—
Belle-Roche	15	M ^{me} G. Bellon	4 41 70	11,— à 13,—	96/112,—
du Nord	10	E. Marclay-Æbi	4 41 26	12,— à 14,—	104/119,—
Dortoir avec 30 couchettes					

En plus de la pension : Taxe de séjour Fr. 0,50 du I VI au 30 IX et du I XII au 31 III ; Fr. 0,25 du I IV au 31 V et du I X au 30 XI ; 12 % service, transport de bagages. En hiver : chauffage de Fr. 0,75 à Fr. 2,—, selon catég.

A partir du 5 janvier, vous bénéficierez des tarifs les plus réduits

Accès à la belle région de Planachaux par **LE TÉLÉFÉRIQUE ET LES 3 SKI-LIFTS**

1857-1957 = 100 ans de tourisme

BUREAU OFFICIEL DE RENSEIGNEMENTS, TÉL. 025 / 4 41 41

Homes d'enfants, écoles, pensionnats, instituts

Ecole Alpina. Etudes, sports, santé. Jeunes gens de 8 à 18 ans. Sections classique, scientifique, commerciale. Cours de vacances. Dir. J.-P. Malcotti-Marsily, tél. 025 / 4 41 17.

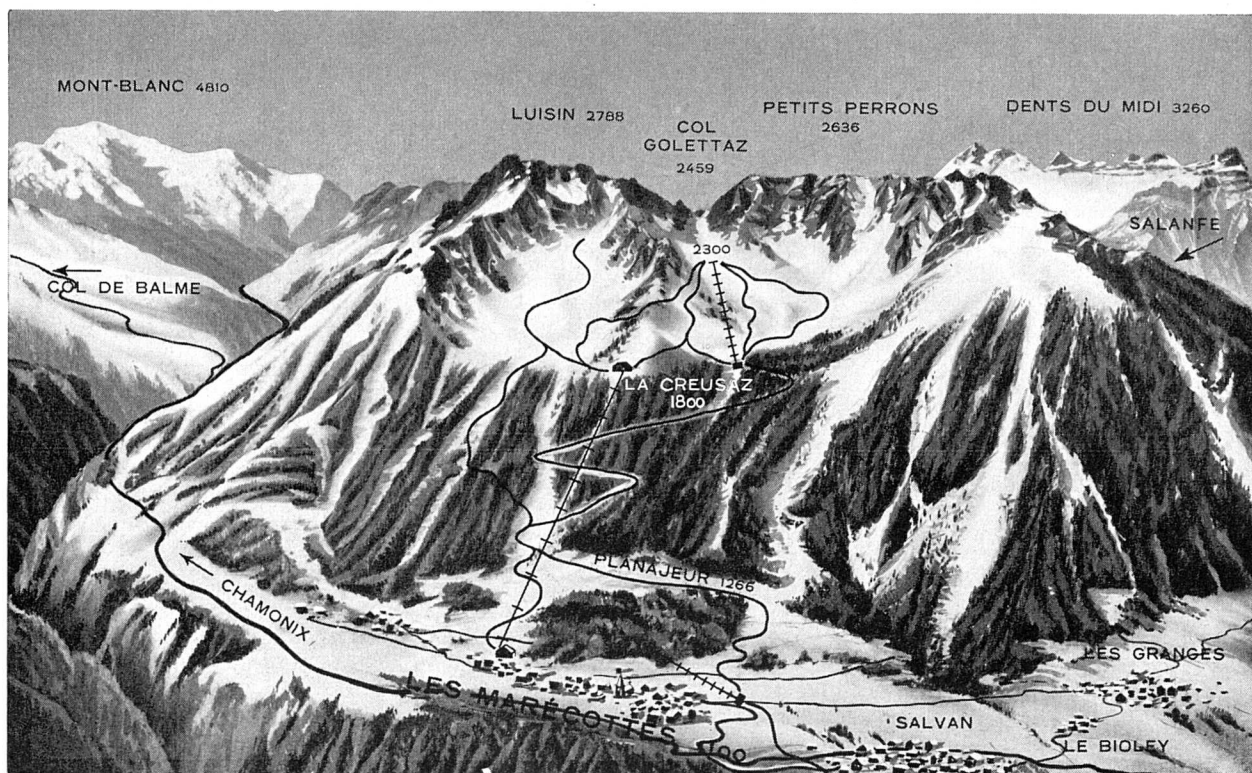
Home-Ecole Eden. Pension pour fillettes et garçons dès 3 ans. Séjour de vacances et d'étude. Cures pour enfants délicats. Dir. M^{lles} L. Heimgartner et M. Huguenin, institutrices diplômées, tél. 4 41 36.

Home d'enfants Joli-Nid. Accueille des enfants jusqu'à 12 ans. Atmosphère de famille. Vie au grand air. Dir. M^{me} Meyer, infirmière d'enfants dipl., tél. 4 42 40.

Pensionnat Juat (Nyon). Cours de vacances hiver et été à Champéry, pour jeunes filles de 12 à 20 ans. Courts et longs séjours. Etudes et sports. M. et M^{me} Ch.-P. Juat.

Divertissements.

Bars - Dancings - Restaurants.



*Au-dessus
de la brume
et du brouillard*

LA CREUSAZ

*Panorama sans égal
du Mont-Blanc
à l'Eggishorn*

s/Les Marécottes-Salvan (1800 m.)

par le

chemin de fer Martigny-Châtelard-Chamonix

ou par la

pittoresque route à autos Martigny-Salvan-Les Marécottes, qui aboutit à la station inférieure du

télesiège de la Creusaz (1100-1800 m.)

Des billets spéciaux à prix réduit, pour la gare des Marécottes, sont délivrés par les gares C.F.F. de Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, Martigny.

Les magnifiques champs de ski de la Creusaz sont accessibles par le

télési de Goletta (1800-2300 m.)

qui prolonge le télésiège et ouvre aux skieurs des pistes idéales dans le vaste amphithéâtre dominé par le Luisin (2788 m.), le Perron (2636 m.) et le Tsarvo (2635 m.).

Deux pistes de descente relient la Creusaz aux Marécottes et à Salvan. Ecole suisse de ski.

Un grand restaurant

est ouvert à la Creusaz. Le touriste, comme le gourmet, y trouvent à des prix très modérés, au bar et à la salle, un choix de spécialités.

HOTELS ET PENSIONS DANS LES STATIONS DE LA VALLÉE :

Salvan

Hôtel	Bellevue
—	des Gorges du Triège
—	de l'Union
Pension	du Luisin
Pension	d'enf. Gai-Matin
—	— Les Hirondelles
—	— Le Moulin
—	— Mon Plaisir

Les Marécottes

Hôtel	Belmont
—	Jolimont
—	des Marécottes
Pension	de l'Avenir
—	du Mont-Blanc

A la station : patinoire, téléski d'exercice.

Les Granges

Hôtel	Gay-Balmaz
Pension	Mon Séjour

BIOLEY

Pension	Le Chalet
---------	-----------

NOMBREUX CHALETs LOCATIFS

Renseignements et prospectus par les Sociétés de développement de Salvan et des Marécottes.
Pour le télésiège de la Creusaz : tél. 026 / 6 57 77 ou 6 58 66 et 6 59 36. Pour le restaurant de la Creusaz : tél. 026 / 6 57 78.



VERBIER

La station au soleil, les pistes à l'ombre, la porte de la Haute-Route

Un réseau unique de téléférives dessert **des pistes sensationnelles**
De la neige de novembre à fin mai

TÉLÉCABINE DE MÉDRAN
alt. 1500-2200 m. - débit 450 pers./h.

TÉLÉSIÈGE DE SAVOLEYRES
Pierre-à-Voir
alt. 1600-2340 m. - débit 170 pers./h.

TÉLÉSKI DE SAVOLEYRES
alt. 1900-2340 m. - débit 330 pers./h.

TÉLÉSKI DES RUINETTES
alt. 2030-2290 m. - débit 500 pers./h.

Nouveau!

TÉLÉFÈRIQUE DES ATTELAS
Col des Vaux
alt. 2200-2730 m. - débit 330 pers./h.

Libre parcours pour membres de ski-clubs ou
Club alpin sur toutes les installations ci-dessus : 1 jour = **Fr. 10,-** (se munir de photo).

HOTELS	Lits	Propriétaires
Sport'Hôtel	70	A. Gay-des-Combes
Rosa-Blanche	60	Fellay-Howald
Eden	60	
Alpina	50	Meilland Frères
de Verbier	46	H. Fusay
Mont-Fort	45	Genoud-Fivel
Grand-Combin	40	E. Bessard
L'Auberge	40	R.-A. Nantermod
Poste	35	A. Oreiller
Central	30	F. Guanziroli
Restaurant du Télésiège de Savoleyres (2350 m.) dortoirs		G. Pierroz
Restaurant du Télésiège de Médran (2200 m.)		A. et H. Michellod

HOTELS	Lits	Propriétaires
Farinet	25	G. Meilland
Pierre-à-Voir	20	Delez-Saugy
Catogne	18	Corthay-Gross
des Touristes	18	Vaudan
Rosalp	15	R. Pierroz
Bellevue	12	A. Luisier
Besson	12	Besson-Baillifard
Verluisant	6	Michellod Frères
HOMES (Pensionnats)		
Institut La Bretenière	20	M. et M ^{me} Belland
Clarmont	20	L. Vuille
Pathiers	12	J. Besse
Les Ormeaux	7	M ^{lle} Borgeaud

CRANS s/ SIERRE

se situe sur un vaste plateau baigné par un soleil légendaire à 1500 m. d'altitude



ÉCOLE SUISSE DE SKI



ÉCOLE DE PATINAGE

Téléférique CRANS-BELLALUI, à 2300 m.

Ski-lifts à 1700 et 2300 m.

Téléférique de ZARBONA, à 2600 m.

Trainerski-lifts pour débutants

CURLING



HOCKEY SUR GLACE



ÉQUITATION

Vingt hôtels et pensions, tous modernes et accueillants

Renseignements par l'Office du tourisme, téléphone 027 / 5 21 32



TREIZE ETOILES

Reflets du Valais

Novembre 1957 — N° 11

Paraît le 10 de chaque mois

RÉDACTEUR EN CHEF
M^e Edmond Gay, Lausanne
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION
ET IMPRESSION
Imprimerie Pillet, Martigny

RÉGIE DES ANNONCES
Imprimerie Pillet, Martigny
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS
Suisse : Fr. 12,— ; étranger : Fr. 18,—
Le numéro : Fr. 1,20
Compte de chèques II c 4320, Sion

SOMMAIRE

Thrène

Peintres du Valais

Géranium des forêts

Treize Etoiles au ciel d'octobre

Edward Whymper et son humour

L'avez-vous eue ?

Vercorin

Ce Rhône, notre vie...

Lectures à vue

Le haut village

Aspects de la vie économique

Le cirque

La campagne de Rome,

Chateaubriand et Palézieux

Treize Etoiles en famille

Tiens tes batz !

Un mois de sports

THRÈNE

*O mes rhododendrons,
Quand donc vous reverrai-je
Au sang de vos fleurons
Epanouir la neige !*

*Passeront les étés
Et le printemps des roses,
Les automnes fêtés
Et les jours des fleurs closes.*

*Viendront sur mes cheveux
Les cendres des années,
Dans la nuit de mes yeux,
Les étoiles fanées.*

*Ma vie aura mordu
Tous les fils de sa trame.
J'irai le cœur perdu
En mendiant mon âme.*

*O mes rhododendrons !
Alors mûrs de promesse,
Nous vous accueillerons
Pour quelque autre jeunesse.*

Marcel Micheli

Couverture :

Finges : poésie du Rhône en automne

CRANS s/ SIERRE

se situe sur un vaste plateau baigné par un soleil légendaire à 1500 m. d'altitude



ÉCOLE SUISSE DE SKI



ÉCOLE DE PATINAGE

Téléférique CRANS-BELLALUI, à 2300 m.

Ski-lifts à 1700 et 2300 m.

Téléférique de ZARBONA, à 2600 m.

Trainerski-lifts pour débutants

CURLING



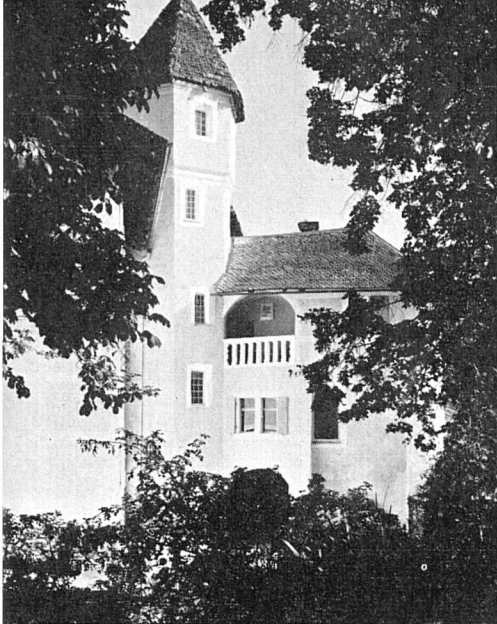
HOCKEY SUR GLACE



ÉQUITATION

Vingt hôtels et pensions, tous modernes et accueillants

Renseignements par l'Office du tourisme, téléphone 027 / 5 21 32



TREIZE ETOILES

Reflets du Valais

Novembre 1957 — N° 11

Paraît le 10 de chaque mois

RÉDACTEUR EN CHEF
M^e Edmond Gay, Lausanne
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION
ET IMPRESSION
Imprimerie Pillet, Martigny

RÉGIE DES ANNONCES
Imprimerie Pillet, Martigny
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS
Suisse : Fr. 12,— ; étranger : Fr. 18,—
Le numéro : Fr. 1,20
Compte de chèques II c 4320, Sion

SOMMAIRE

Thrène

Peintres du Valais

Géranium des forêts

Treize Etoiles au ciel d'octobre

Edward Whymper et son humour

L'avez-vous eue ?

Vercorin

Ce Rhône, notre vie...

Lectures à vue

Le haut village

Aspects de la vie économique

Le cirque

La campagne de Rome,

Chateaubriand et Palézieux

Treize Etoiles en famille

Tiens tes batz !

Un mois de sports

THRÈNE

*O mes rhododendrons,
Quand donc vous reverrai-je
Au sang de vos fleurons
Epanouir la neige !*

*Passeront les étés
Et le printemps des roses,
Les automnes fêtés
Et les jours des fleurs closes.*

*Viendront sur mes cheveux
Les cendres des années,
Dans la nuit de mes yeux,
Les étoiles fanées.*

*Ma vie aura mordu
Tous les fils de sa trame.
J'irai le cœur perdu
En mendiant mon âme.*

*O mes rhododendrons !
Alors mûrs de promesse,
Nous vous accueillerons
Pour quelque autre jeunesse.*

Marcel Micheli

Couverture :

Finges : poésie du Rhône en automne

Peintres du Valais

Rencontre à Saint-Luc de Jos. Egger, partisan du naturisme

Saint-Luc est un petit village perché au-dessus de Sierre, à 1650 mètres d'altitude. On y accède par une route qui, l'année prochaine, sera asphaltée et qui conduira à Chandolin, la plus haute commune d'Europe habitée toute l'année. Saint-Luc n'est pas une station mondaine, c'est un vieux village valaisan qui a conservé son cachet pittoresque. De ce village, on a vue sur le Cervin, les Alpes bernoises et la Bella-Tola. De tous côtés, des pics neigeux, de la verdure, des sapins et les raccards brunis.

C'est dans ce magnifique site que vit pendant l'été Jos. Egger, entouré de sa femme et de son fils. Je lui ai rendu visite un soir, à son retour de peindre.

Accueilli très gentiment et très simplement dans son chalet, il me montre ses nombreux tableaux peints cet été à Saint-Luc et aux alentours. L'homme qui est à mes côtés a une voix lente et douce. Son visage est continuellement éclairé d'un grand sourire.

— Que de questions ! me dit-il lorsque je lui demande le lieu de sa naissance, le pourquoi de sa peinture, ce qu'il fait le reste de l'année...

• • •

Son père était compositeur sur soie dans les Hautes-Nouveautés. Il cherchait les motifs, les couleurs et composait ensuite sur l'étoffe. Lui-même naquit à Paris en 1897, fit des études pour obtenir son certificat d'études, passa quelque temps en Angleterre puis, pendant sept ans, il étudia la peinture.

(Photo de l'auteur)



— J'ai suivi deux écoles à Paris, me dit-il. La première, l'Ecole nationale des beaux-arts, s'occupant particulièrement des académies et l'Ecole nationale des arts décoratifs, s'occupant surtout de décoration. Au milieu de ces études, je suis rentré au pays faire mon service militaire. Lorsque j'avais seize ans, je ne peignais que des fleurs.

— Quels ont été vos maîtres ?

— Mes maîtres furent Joseph Bail, Gormont qui travaillait avec des effets de lumière et qui se montrait plus hardi que ses confrères de l'époque. J'ai travaillé aussi avec Renoir.

De Renoir, je garde un bon souvenir. Il avait l'habitude de peindre sur des tons sombres et avait toujours des réparties drôles. Renoir, lorsque je fis mes études, ne s'occupait que des élèves doués.

— Avez-vous percé immédiatement ?

— Percé... Je travaille depuis une trentaine d'années dans le métier et, à mes débuts, il m'a fallu faire de la décoration pour pouvoir tenir. Petit à petit, la notoriété m'est venue. Je me suis marié à l'âge de trente-deux ans et j'ai un fils de quinze ans qui aime les études.

— Désire-t-il devenir peintre comme son père ?

— Non... il aimerait devenir reporter. En attendant, il dessine, fait des caricatures.

— D'après les peintures que j'ai pu voir, vous ne semblez jamais vous détacher de la nature. Etes-vous partisan du naturisme ?

— On dit « en peinture », qui est synonyme de « en apparence ». Or, voyez-vous, j'aime la peinture pour ce qu'elle a de vrai, de naturel. Si un peintre m'a frappé, c'est Jacometti. Il travaillait très coloré, très simple et lumineux à la fois.

— Pendant l'été, vous vivez ici à Saint-Luc. Et en hiver ?

— Je possède un atelier à Zurich. D'autre part, il m'arrive de partir à Arosa que j'aime beaucoup et dans d'autres parties de la Suisse pour peindre.

— Que pensez-vous de Picasso ?

— Picasso?... Je trouve que dans ses premières études il a été un excellent peintre, mais je ne le suis plus dans son évolution vers la synthèse entre le surréalisme et le cubisme.

— A part Renoir, Bail et Picasso dont nous venons de parler, admirez-vous tout spécialement un peintre ?

— Oh oui ! j'admire Vincent van Gogh pour ses couleurs, pour l'intensité et la vibration de ses natures mortes, ses paysages et ses portraits dont le célèbre « Homme à l'oreille coupée ».

— La génération actuelle a-t-elle de bons éléments, d'après vous ?

— Elle en a certainement. Cependant, au lieu d'étudier, nombre de jeunes croient être peintres dès qu'ils possèdent une barbe bien fournie et une tenue négligée.

— Pour conclure cet entretien, quels sont les conseils que vous pouvez donner aux jeunes ?

— ... Avant de se croire des prodiges, ceux-ci devraient commencer à étudier dans des écoles sérieuses de peinture, en Suisse. Puis, s'ils peuvent aller se perfectionner à Paris, Florence ou à Munich...

• • •

Comme il se mettait à pleuvoir, il appela son fils, qui m'accompagna avec un parapluie jusqu'à mon hôtel.

Georges Granier.



François Gos à Monthey

C'est sous les auspices de la Société de développement de Monthey, animée par son dynamique président M. Jean Carraux, que le peintre François Gos — qui vient de fêter ses septante-cinq ans — a fait son exposition d'automne.

Cet artiste est resté d'une jeunesse physique et intellectuelle extraordinaire. A cet âge, où il est plus que légitime de faire retraite, ou, tout au moins, de vivre sur son acquis, François Gos ne cesse d'aller de l'avant et de chercher un renouvellement. Pendant longtemps, il fut considéré comme le peintre par excellence du Cervin, un peintre scrupuleux et un peu sage : rien n'aurait été plus simple que de poursuivre l'exploitation d'une formule qui lui avait valu un réel succès auprès d'un certain public.

Or, François Gos, dont le goût a toujours été très sûr et dont l'admiration pour un homme comme Braque ne date pas d'aujourd'hui, a violemment rompu avec une telle tradition. Depuis quelques années déjà, il s'est mis vaillamment à exécuter des paysages robustes, francs de tons, aux plans simplifiés ; paysages fort plaisants, solidement architecturés, exécutés en une belle pâte qui fait souvent songer à de l'émail.

Ceux que François Gos vient de présenter dans l'ancienne maison Paërnat, rénovée avec un goût parfait, sont provençaux : c'est dire qu'ils possèdent un atout de plus pour plaire.

Sachons gré à la Société de développement de Monthey de son heureuse initiative.

Christiane Zufferey à Sierre

Christiane Zufferey nous revient de la Côte d'Azur, plus exactement de Saint-Paul-de-Vence après un détour par la côte basque.

L'artiste a grandi, son métier s'est poli. Tout en laissant à l'imagination ses grandes voies, Christiane Zufferey a défini son genre.

L'exposition au bourg de Sierre présente, à côté de nombreux paysages à l'huile et des gouaches, quelques scènes prises sur le vif aux corridas de Pampelune. Partout l'équilibre des masses où la couleur préside à la distribution des valeurs chez cette artiste qui n'a pas encore tout dit. Sa manière s'est affirmée.

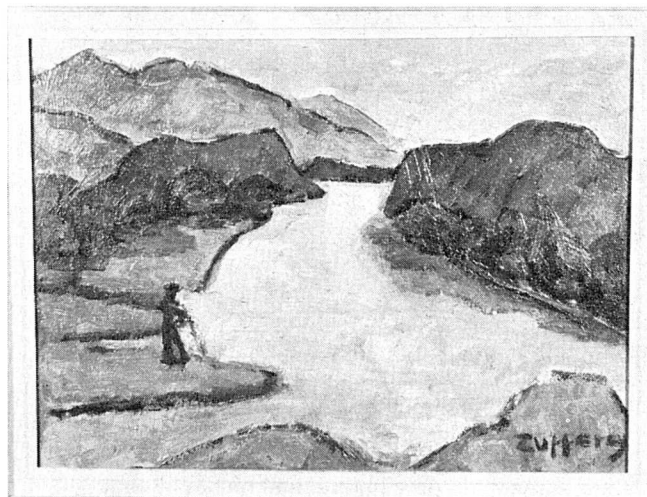
La vallée du Rhône, les Alpes maritimes et le pays basque font bon ménage. Pour Christiane Zufferey, le soleil du Valais n'est pas celui de la Provence. Habitué au premier, son pinceau fait fi des effets de lumière, il néglige les ombres portées. Le soleil valaisan est un peintre qui colore les vignes sur la colline, violace les dévaloirs sur la pente brunie.

Notre peintre aime le soleil de Provence, le recherche. Elle joue avec lui, le saisit au moment espiègle où il se faufile dans une ruelle. Que ce soit là où ici, l'art de Christiane Zufferey est docile à son humeur.

Il y a maintenant des aspects très gais chez Christiane Zufferey et ils sont la majorité. On ne peut que s'en réjouir.

Conrad Curiger.

(Photo de l'auteur)



GÉRANIUM DES FORÊTS

(Geranium sylvaticum)

J'ai couru dans les forêts de mes étés. Quelle force inconnue soudain s'y réveillait, déchirant le réseau des signes prisonniers ? Regrets du fumeterre, séduction de la grande astrance, feux-follets du mille-per-tuis, envoûtement du lierre, rancune de l'ortie, tout s'évanouissait dans la pénombre de l'oubli. Un matin nouveau éclatait sous mes pas, à l'image de ces géraniums sylvestres, plantés aux confins du soleil.

Mages de quelle transhumance ?

Où étiez-vous mes arbres ? Je ne vous reconnaissais plus. Arbres aux écorces tendres où s'inscrivaient au couteau les noms de foudre.

Noms qu'on épèle dans le vent. Les branches les ont bercés. Celles des mélèzes, ce vert d'ondoyante folie ; celles des hêtres, pour des syllabes-feuilles ; celle des sapins qui les voulaient à la mesure de leur intensité.

Ils ont pavisé le silence des couleurs de leurs pays, ramené hors des saisons les oiseaux migrateurs. Les heures comptaient les chemins qui les séparaient de leur parole. Elles ont imaginé pour eux des fêtes où revenaient chanter les derniers bergers de l'enfance. Puis l'émeute douloureuse des consonnes, les voyelles disloquées. Ils ont fait saigner la terre.

Les arbres les ont gardés, les branches ont continué de les bercer.

Et tout à coup, plus rien. Les géraniums dans le flux de leur feuillage... La rosée en gouttelettes d'arc-en-ciel me renvoyait un été où je n'avais pas encore marché.

Adieu fantômes somnambules qui renaissiez des ombres ! Les arbres eux-mêmes ne savent plus qui vous êtes. Une autre lumière est montée des forêts. L'aubier a perdu vos marques. Un autre parfum. Union secrète de la minute qui passe à celle enracinée au cœur des constellations.

Et voici qu'ils m'ont arrêtée, eux qui semblaient ne rien savoir de moi. Ils m'ont parlé d'une présence. Sa réponse venait du frisson même de ces plantes. Présence qui est, et qui n'est pas. Je devinais son rêve à travers l'inflexion mauve des corolles. Une abeille y marquait un point d'or.

Sa vérité était inscrite dans la pourpre immédiate qui jaillissait du calice. Sa survie, dans ce souvenir de voie lactée que ramenaient vers le centre les fileuses du soir.

Présence au calme des forêts. On pouvait lire en elle avec la certitude de n'y trouver aucun mot qui ne fût l'exacte expression d'elle-même. Indifférente aux chevauchées fantastiques des vanités humaines, elle n'écoutait que sa propre voix.

L'inconnue du regard.

Elle lisait l'avenir dans les lignes des feuilles. Celles qui montent vers la pointe, lignes de victoire : les

flots briseront les esquifs des sombres dormeurs des fleuves, le courant les emportera. Celles que suit ton œil droit, lignes de sincérité : d'autres peuples viendront, et leur oui sera oui, et leur non sera non. Celles que suit ton œil gauche, lignes de ferveur : ils viendront avec des flambeaux, reconstruire des maisons



nouvelles. Les lignes qui dessinent la croix, n'oublie pas leur symbole.

Quelle main, qui n'en était pas une, me faisait faire le tour de la clairière ? Présence de qui ? Je l'imaginais venue du premier âge de mes arbres. Vision de ruisseaux peuplés de galets aux couleurs de légendes. La fraîcheur de l'eau m'enveloppait.

J'essayais par instant de la concrétiser, de lui donner une forme. La mouvante forteresse des tiges l'éloignait aussitôt. Il fallait l'appel profond des épiceas pour la rendre à elle-même.

Pourquoi vouloir m'enfermer dans ta ressemblance ? Me soumettre à la loi des êtres qui passent ?

Présence d'aucun nom, la seule à ne jamais mourir.

T. Rich. J.

« TREIZE ETOILES » au ciel d'octobre...

et au service des archivistes !

Maigres vendanges, verger avare...

C'est bien ce que l'on peut dire du mois par excellence de la vendange et de la cueillette des fruits : octobre. Le vignoble et les vergers ont été les victimes meurtries du gel printanier. Pour la vigne, à en juger par les trop rares parchets épargnés, la récolte aurait été celle d'une bonne moyenne. En revanche, le verger a subi en même temps que les morsures du froid, les conséquences de l'alternance qui fait que, d'une façon générale, l'arbre fruitier ne produit pas deux ans de suite une récolte satisfaisante.

Il est bien évident que la qualité ne compensera pas la quantité, la marge étant véritablement disproportionnée. Mais on prétend cependant que le « 57 » sera un vin agréable, bien équilibré. Souhaitons-le de tout cœur, tout en exprimant à nos vignerons si durement éprouvés notre bien sincère sympathie et l'espoir en des jours meilleurs.

Chez les historiens du Haut-Valais

La Société d'histoire du Haut-Valais, présidée avec beaucoup de distinction par M. l'abbé Dr Albert Julien, a tenu ses assises le 13 octobre, à Brigue. C'est le Dr Raymond Lorétan, ancien conseiller d'Etat, en sa qualité de vice-président, qui remplaça le Dr Julien retenu par la maladie.

L'effectif de la Société a atteint les trois cents membres. Ensuite de la démission irrévocable de son président, c'est M. l'abbé Peter Arnold, Rd curé de Mörel, qui lui succède. Relevons que dans une improvisation émouvante, Me Gaspard de Stockalper a rendu un vibrant hommage à la mémoire de Pierre Grellet, membre assidu de la société.

Deux fort instructives conférences ont marqué ce rassemblement des historiens dans la reine du Simplon : celle de M. le Dr Bielander qui a parlé notamment des statuts économiques de la vallée de Conches, et de M. Alain Dubois, d'Ardon, qui a donné connaissance de sa thèse en préparation : « Le sel dans l'histoire valaisanne. »

Encore un cinéaste valaisan récompensé

Décidément, le district de Sierre est la terre d'élection des cinéastes, puisqu'après les succès remportés par Roland Muller et Yvan Dubost au Festival international de Cannes, voici qu'un autre Sierrois s'est distingué au VI^e Festival international de Trente, en Italie.

En effet, M. René-Pierre Bille, fils du peintre qu'on vient de fêter, a obtenu le deuxième prix avec « Le monde sauvage de l'alpe », le premier prix ayant été attribué au Français Lionel Terray pour son film « Hommes et Cimes ».

Pour qui connaît l'aisance avec laquelle se meut l'hôte attiré de Chandolin dans le vaste domaine alpin, son incontestable don d'observateur de la nature en ces hautes altitudes, il n'est point surprenant que ses talents aient été reconnus et récompensés. Qu'il reçoive, lui aussi, nos vives félicitations.

Les Géroindins au Tyrol

Le chroniqueur s'excuse de parler encore de Sierre et de sa périphérie, mais force lui est bien pourtant d'en relever aussi les événements les plus saillants. Or, l'invitation qui a été adressée par la Commission fédérale de musique à l'Harmonie municipale de la cité du soleil de participer comme musique de fête au Concours international de Méran, au Tyrol, ne peut être passée sous silence. C'est au reste la première fois qu'un corps de musique valaisan est délégué officiellement par ladite commission.

Ce fut à la Géroindine, dirigée par Jean Daetwyler, qu'échut l'honneur d'ouvrir le cortège comprenant quatre-vingt-quatre sociétés ; elle recueillit sur le parcours de plus d'une heure les plus chaleureux applaudissements. Au cours de la soirée elle remporta de nouveaux succès en jouant des œuvres de son directeur, comme « Ski-Symphony » et « Ballet sans Ballerines », ainsi que des extraits du « Roi David » de Honegger, morceau imposé au dernier Concours fédéral de musique à Zurich, où l'Harmonie municipale de Sierre remporta un premier prix en « excellence ».

Relevons encore que les membres de la Géroindine ont porté à la présidence un des plus méritants des leurs en la personne de M. Maurice Morier, depuis onze ans secrétaire de la société. C'est là un excellent choix à tous les points de vue.

Le barrage du Rawyl

Des journalistes ont été invités, dans le cadre de la Semaine suisse, à une visite au barrage de la Lienne, au pied du Rawyl, dont les travaux sont virtuellement terminés. Sous la conduite de MM. de Montmollin, directeur en chef des travaux, et de A.-M. Rodio, chef des usines, ils ont visité les lieux et le fonctionnement des installations.

Le barrage a 174 mètres de hauteur ; il retient 50 millions de m³ d'eau à la cote 1777 mètres. Il est du type à voûte, ayant une épaisseur à la base de 28 mètres et de 7 m. 50 au couronnement. L'ensemble des travaux a coûté quelque 110 millions de francs, dont 26 millions pour le barrage proprement dit qui forme un lac du plus haut pittoresque dans cette étroite et sauvage vallée.

L'usine de Croix, dont la capacité est de 54.200 kWh, possède deux turbines Pelton. L'eau qui lui est amenée par un puits sous pression de 600 mètres, en sort pour remplir le bassin de compensation de 70.000 m³. Une galerie d'amenée de 4 kilomètres débouche au-dessus de Flanthey pour tomber ensuite sur les turbines de la centrale de Saint-Léonard, formée de deux groupes verticaux de 28.600 kWh.

C'est là un grand œuvre qui vient à point contribuer à l'alimentation électrique de notre pays.

Le Valais et Lens se souviennent de Ramuz

Le charmant village montagnard de Lens a vu se dérouler, le dimanche 22 octobre, la cérémonie accompagnant l'apposition sur la façade de la vénérable Maison bourgeoise d'une plaque en bronze, à la mémoire de Charles-Ferdinand Ramuz qui écrivit là-haut, en 1907, « Jean-Luc persécuté ». La plaque, portant l'effigie du poète et le titre de son livre, est l'œuvre de l'artiste-peintre sculpteur séduisois Gherri-Moro.

Sur la place publique, près du tilleul multicentenaire, des discours furent prononcés par MM. Marcel Gard, conseiller d'Etat, et Maurice Zermatten, la cheville ouvrière de cette manifestation du souvenir. Au cours de l'agape toute valaisanne qui suivit, on entendit, en présence de MM. Pierre Oguey, conseiller d'Etat vaudois ; Paul de Courten, conseiller national et président du Grand Conseil, et d'autres invités, M. Maillard, juge cantonal à Lausanne, vice-président de la Fondation Ramuz ; Joseph Emery, président de Lens ; Henri Lamon, sous-préfet, et Oscar Ramuz, frère de Charles-Ferdinand, qui s'exprima au nom de sa famille et de celle de la famille du peintre Muret, ami de l'écrivain.

Manifestation d'une sobriété voulue, telle que l'aurait aimée C. F. Ramuz, mais qui fut tout de même émouvante dans sa simplicité.

Edward Whymper et son humour...

Il y a beaucoup à apprendre par la lecture de l'œuvre principale du vainqueur du Cervin.

On a dit de son livre « Mes escalades dans les Alpes » (Scrambles among the Alps), qu'il fit entrer l'alpinisme dans sa voie moderne. Qualifié de guide, de phare directeur, cet ouvrage peut être lu et relu avec profit par des générations d'alpinistes ou de simples amis de la nature. Cette lecture fait apprécier ce qu'il y a de bonheur dans la lutte de l'homme aux prises avec les obstacles que lui oppose la haute montagne. On y éprouve cette volupté de de frôler le danger, cet âpre plaisir de peiner pour vaincre, d'étreindre le roc, de faire appel à toutes ses facultés pour dominer une situation désespérée...

Il nous a paru intéressant de relever quelques passages de son œuvre relatifs à des observations pleines d'humour.

LES MULETS

Voici son appréciation sur ces utiles solipèdes :

Dans le sentier fort escarpé qui franchit le col de la Gemmi, j'eus maintes occasions d'observer les mœurs et les coutumes des mulets suisses.

Peut-être n'est-ce point pour se venger des mauvais traitements que les mulets semblent prendre plaisir à froter, à écraser les tibias des touristes contre les clôtures de bois et les murailles qui bordent les chemins et feignent de broncher dans les passages dangereux, presque à chaque tournant, et plus particulièrement au bord des précipices. Leur habitude exaspérante de marcher au bord extrême des sentiers, même aux endroits les plus périlleux, est à coup sûr le résultat de leurs rapports avec les hommes. Aussi bien, pendant une grande partie de l'année, ces mulets sont-ils employés au transport du bois ; les fagots dont ils sont chargés dépassant leur bât de chaque côté, ils marchent instinctivement sur le bord extérieur des sentiers, afin d'éviter de se heurter contre les rochers qui les bordent du côté opposé. L'habitude une fois prise, quelle que soit leur charge, paquet de ramilles ou touristes, les mulets continuent à prendre les mêmes précautions. Et cette coutume occasionne souvent des scènes plus plaisantes pour qui les contemple que pour qui y joue un rôle actif. Deux mulets se rencontrent de front, l'un descendant l'autre montant la côte ; chacun d'eux prétend passer sur le bord extérieur du chemin ; ni l'un, ni l'autre n'entend céder et il n'est d'autre moyen pour les amener, non sans peine, à composition que de les tirer par la queue.

LES ECHELLES

On sait que les tentatives d'ascension du Cervin se sont échelonnées sur la période allant de 1858 à 1865.

Edward Whymper débuta en 1861. Il y revint chaque année, à l'exception



Le vainqueur du Cervin

de 1864, pour aboutir, enfin en juillet 1865.

Chaque fois, il tenait à perfectionner ses moyens d'escalade.

A mi-chemin de ces dates extrêmes il introduisit un système personnel : des échelles. Ce ne fut pas sans difficultés qu'il les convoqua de Londres au Brésil.

Laissons-le nous narrer les péripéties pleines d'humour de ce transport :

Je traversais le Pas-de-Calais le 29 juillet 1863, assez embarrassé de deux échelles longues de 3 m. 60 chacune, pouvant aboutir (s'ajouter) l'une à l'autre, comme celles qu'emploient les pompiers, et se fermant comme un ancien pied-de-roi.

Mon bagage faisait certainement penser à celui dont se servent les cambrioleurs, car en plus de mes échelles, j'emportais plusieurs rouleaux de cordes, et de nombreux outils d'une apparence plutôt suspecte ; aussi ne fut-ce pas sans peine que je parvins à l'introduire en France ; mais grâce à quelques pièces blanches judicieusement et subrepticement passées de la main à la main, on voulut bien ne pas me faire trop d'ennuis.

Je ne peux pas dire que je raffolle des coutumes douanières. Les douaniers considèrent évidemment les touristes comme leurs ennemis naturels ; voyez plutôt avec quelle vivacité ils s'emparent d'une valise, en vident et en scrutent le contenu ; je m'en tirai cependant assez bien avec la douane française ; il n'en alla pas de même à mon entrée en Italie ; là, il fallut me faire passer pour un forain acrobate afin d'obtenir l'admission en franchise de mes échelles.

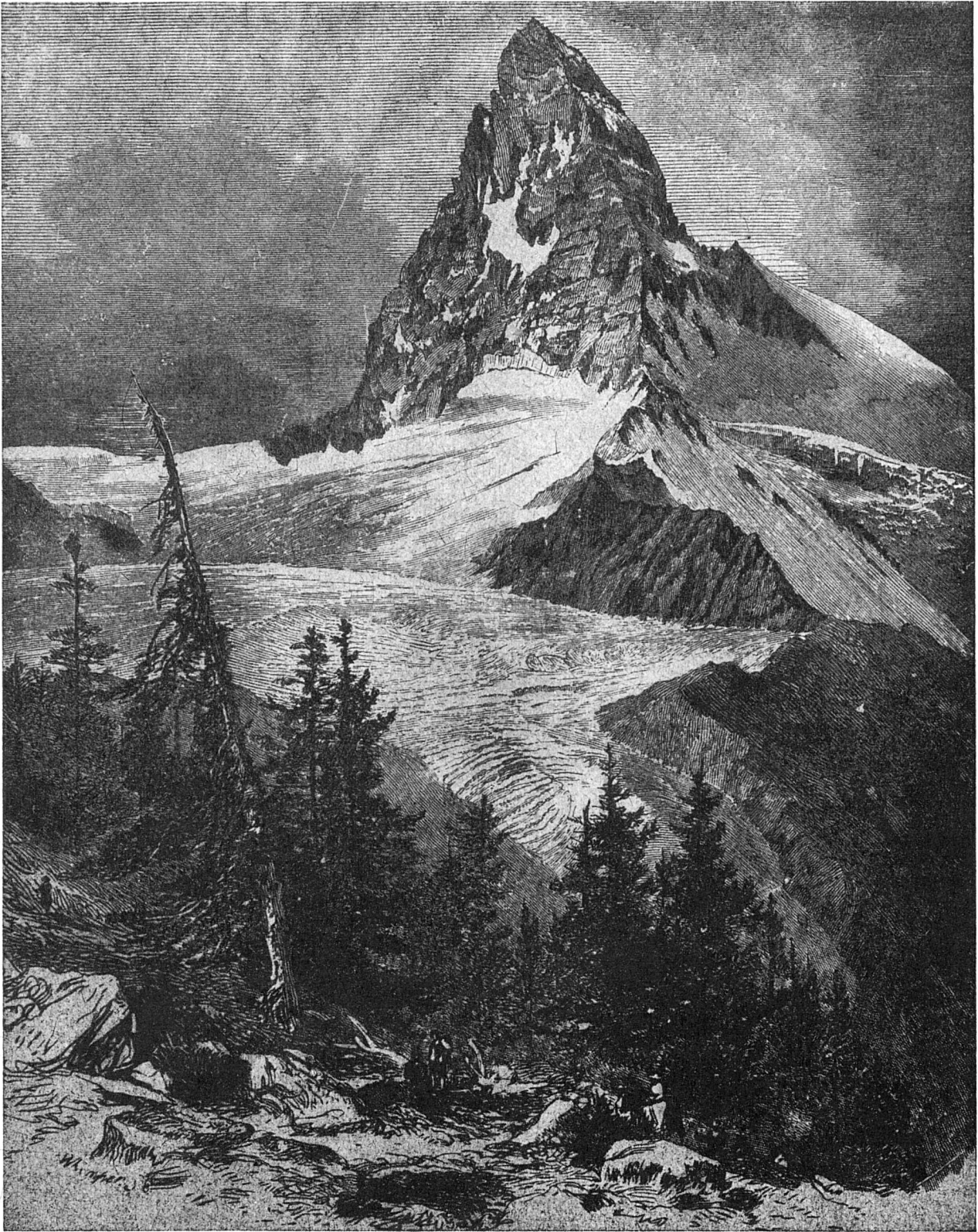
Ces malheureuses échelles me causèrent des tracas sans fin. Je passe sous silence les hésitations des propriétaires de l'Hôtel de l'Europe (Trombetta) qui ne crurent pas d'abord prudent d'admettre dans leur respectable maison un voyageur porteur d'un bagage si singulier ; et, sans transition, j'arrive à Châtillon, à l'entrée du Val Tournanche.

Je frétai un mulet pour transporter mes échelles, mais comme elles étaient trop longues pour être mises en travers du bât, il fallut les placer le long de l'échine de l'animal, un des bouts dépassant la tête et l'autre sa queue. Un mulet qui monte ou descend une côte se livre constamment à des mouvements saccadés, aussi mes échelles s'abattirent-elles plusieurs fois assez vivement sur les oreilles ou l'arrière-train de la mule qui en était chargée. Cet animal, ne pouvant imaginer quelle était l'étrange créature qui se trouvait installée sur son dos, se mit tout naturellement à secouer la tête et à ruer, ce qui valut des chocs encore plus violents. Enfin, il s'enfuit ventre à terre, et se serait immanquablement jeté dans quelque précipice, si le muletier ne l'avait rattrapé par la queue. Pour en finir avec les frayeurs compréhensibles de la pauvre bête, je la fis suivre par un homme qui soutenait l'extrémité des échelles, ce qui l'obligeait à lever et à baisser incessamment les bras, et à saluer le train de derrière de l'animal pour le plus grand amusement des personnes qui se trouvaient avec moi.

LES VACHES

On sait que ce terme appliqué à l'espèce animale désigne des mammifères de haute valeur, richesse de nos alpages, souvent gloire d'éleveurs qualifiés. Le Valais notamment, seul en son genre, sauf erreur, à ce sujet leur a conféré une royauté, soit en raison de leurs aptitudes combattives, soit du fait de leur production laitière exceptionnelle. L'Inde va jusqu'à la divinité dans ce domaine, mais pour d'autres motifs.

(Suite en page 20)



Le Cervin, bois gravé d'Edward Whymper

(Clichés obligeamment prêtés par les Editions Faunus et extraits de « Notre terre »)



L'AVEZ-VOUS EUE ?

Cette question que tant de gens nous posent, avec le tremblant espoir que nous répondrons par la négative, ils la savourent.

— Comment, s'écrient-ils, vous ne l'avez pas eue ?

Il s'agirait de la Légion d'honneur qu'ils ne marqueraient pas plus de regret de notre déconvenue.

Et, glorieux, ils enchaînent :

— Eh bien nous, nous l'avons eue !

Voilà donc une famille heureuse et dont chacun des membres aura quelque chose à raconter à ses amis.

La grippe asiatique, il n'y a rien de tel pour meubler les conversations.

Ça fait plus sérieux que la plupart des maux dont se prévaut le commun des mortels.

Jusqu'à présent, je le déclare en toute humilité, je ne l'ai pas eue ; et pourtant, j'aurais eu le droit de l'avoir.

Mon passé d'oreillons, de coqueluche, de bronchite et de rhume de cerveau, tout me désignait à cette distinction si recherchée.

Je l'attends toujours.

Dernièrement, j'ai cru que je l'avais.

Comme je venais de passer deux nuits dans les cabarets, par devoir professionnel, de participer à trois banquets et, sur ma lancée, d'assister à la projection de deux films, je me sentis saisi d'une extrême lassitude.

Non, ce n'était pas l'âme.

L'estomac, plutôt, et le foie.

Je me couchai donc à trois heures du matin n'ayant ni le goût de continuer à travailler, ni celui de manger.

D'un geste las, je mis le thermomètre sous mon bras.

Dix minutes plus tard, il indiquait trente-deux degrés.

J'avais oublié, tant j'étais épuisé, de le sortir de sa boîte, avant de l'utiliser, et de le faire après, cela ne donnait pas la température exacte.

Il fallut recommencer.

Trente-six, six !

Comme je n'avais pas été malade depuis vingt-cinq ans, il ne pouvait s'agir d'un retour à la température normale après un accès de fièvre.

Sur ce point, pas d'erreur possible.

En revanche, il pouvait s'agir du début d'une courbe ascendante et, par conséquent, tous les espoirs de l'avoir enfin m'étaient permis.

...

Ce qui me fortifiait dans ma certitude, c'était la lecture des journaux.

Des médecins, qui expliquaient en deux minutes aux profanes ce qu'ils avaient mis dix ans à apprendre, affirmaient que le premier symptôme de la grippe asiatique était, précisément, la fatigue.

Or, j'étais sorti assommé d'une conférence sur l'art abstrait.

Puis, je m'étais senti fatigué d'écouter une dizaine de discours dans un congrès politique et plus encore de les résumer à l'intention des dix orateurs.

Bref, tout m'indisposait, les nappes tachées de vins, le cliquetis des fourchettes, les chants après boire.

Vous m'auriez fait entendre à la radio la causerie agricole qu'elle ne m'aurait pas tiré de ma torpeur.

Et pourtant, je ne l'avais pas ! Je n'avais pas la grippe asiatique.

C'est ce que m'affirma, sans ménagement, un médecin que j'avais appelé à mon chevet et qui me coupa, néanmoins, le tabac, l'alcool et mes mets préférés pour marquer le passage...

S'il oublia les femmes, c'est qu'il en avait une !

...

Je ne l'ai donc pas eue, pas encore, mais j'ai approché de près des gens qui, eux, l'avaient eue.

Leurs yeux agrandis conféraient à leur récit une allure d'épopée et je n'aurais pas osé, vraiment, les interrompre pour placer mon morceau de bravoure sur la double hernie de mon arrière-grand-père ou la fracture de l'humerus de ma cousine germaine.

Quant à mes bobos personnels, j'en éprouvais tragiquement l'insignifiance.

Figurez-vous, me confiaient mes interlocuteurs, que nous avions trente-neuf, huit de température à l'ombre, que mes jambes étaient en coton et que nous étions contraints de nous nourrir de thé et de biscuits.

Ils n'avaient pas connu cela les explorateurs du pôle Nord et les grognards de Napoléon.

Pas moyen de placer dans la conversation ma brûlure au bras droit, ma pneumonie et mon ongle incarné.

Tout ça, c'était de l'histoire ancienne !

Ils me narraient leurs prodigieuses nuits d'insomnie, leur fabuleux manque d'appétit, leur incroyable faiblesse, et moi, plus ils parlaient, plus je me faisais petit dans mon coin.

— Personne, affirmaient-ils, ne peut imaginer par où nous avons passé !

C'était vexant.

On a beau compter, parmi ses intimes, des gens qui l'ont eue, on se sent peu dispos dans sa peau.

Ce soir, j'ai mal aux oreilles, j'ai mal à la tête, j'ai mal à la gorge, et on me dirait que je vais l'avoir que je n'en serais pas surpris outre mesure.

Sans vouloir me vanter, mon état n'est pas brillant.

Je ne prétends pas que je l'ai, ce serait ridicule et présomptueux, mais je crois que je puis l'avoir.

Voilà qui me changerait des grippés qui m'ont eu !

André Marcel

VERCORIN

Il existe, au-dessus de Sierre, à 1320 mètres d'altitude, un charmant petit village, ignoré encore de beaucoup de touristes et qui est une vraie révélation pour quiconque le visite pour la première fois. C'est Vercorin.

Modestement caché derrière un écran de rochers, on n'aperçoit depuis la plaine que quelques-uns de ses chalets isolés. Il faut prendre le téléphérique à Chalais pour franchir d'un bond les parages du bisse de Zararogne et du petit hameau de Brie de Chalais et arriver en quelques minutes sur le plateau ensoleillé où niche le vieux village.

La chose qui frappe le plus le visiteur est le fait que, bien que tout proche de la plaine et des progrès de la civilisation, Vercorin ait conservé intacte son authentique âme villageoise et montagnarde. Toutes ses pierres parlent le même langage du passé, que ce soit la vieille église, première émouvante découverte que l'on fait en arrivant en auto par la route, le château, sa chapelle et sa place du Comte, la maison de commune ou tant d'autres demeures joliment entretenues, décorées naïvement d'armoiries ou d'inscriptions et revendiquant toutes, soit un balcon sur pilotis, soit une belle porte d'entrée, soit une voûte cintrée menant à la cave ou dans les communs. Quantité de vieux raccards harmonieusement distribués complètent l'ensemble du gros du village.

A l'entour de ce centre, non des affaires mais des souvenirs, de nombreux chalets se sont construits récemment. Mais — touchons du bois ! — jusqu'à présent aucun d'entre eux n'a fait une tache désagréable dans le paysage. Au contraire, ils ajoutent une note gaie à l'ensemble du village et semblent vouloir faire comprendre que les témoins des deux époques peuvent très bien se côtoyer en une coexistence agréable pour chacun.

Vercorin n'est pas une station de montagne et ne deviendra jamais, souhaitons-le, l'agglomération d'altitude où les villégiaturants trouvent toutes les distractions de la ville. C'est simplement un village qui reste lui-même et dont les hôtes apprécient l'accueil sympathique et les belles excursions menant au val d'Anniviers, dans les alpages de Tracuit ou d'Orzival, dans la direction de Nax ou du vallon de Réchy. Durant l'hiver, ses villégiaturants profitent de la magnifique insolation et de la vue grandiose dont jouit ce plateau d'altitude. Ils utilisent les remonte-pente pour leurs exploits à ski et, aussi bien les familles que les isolés, y passent les vacances les plus reposantes, reprenant un contact étroit avec une vie saine et rustique qu'il est si difficile maintenant d'avoir l'aubaine de rencontrer.

Après ces quelques notes sur un village dont le nom est mêlé à mes meilleurs souvenirs d'enfance, il ne me reste qu'à souhaiter qu'elles amènent quelques amis de la montagne à venir le découvrir, pour leur plus grande satisfaction.

I. R.

Vercorin sous la première neige

(Photo Gyger & Klopfenstein, Adelboden)



Ce Rhône, notre vie...

Blessure d'un glacier
Un fleuve commence
Pas plus large qu'un ruisseau
Couleur de la pierre
Il fait froid et chaud
Comme à l'origine d'un bonheur

Rester cette enfance
Où l'eau ne sait rien
Des morts qui l'attendent
Où la pierre est là
Pour rappeler au ciel
Le premier mot de Dieu

L'eau et la pierre
La pierre et l'eau
Ce difficile amour

Etre de ce pays
Solitaire et secret
Ceux du reste du monde
Quand le vent qui se lève
Les aura dispersés
Quand ils auront six fois
Et encore une fois six fois
Fait le tour du silence
Y dresseront leurs tentes
L'anémone efface le gel
Tu seras ton seigneur

L'enfant Rhône en marche vers leurs villes
L'enfant Rhône d'un même destin
Jusqu'à l'anonymat se perdre
Fleuve dans la mer
Comme des gens parmi les gens

L'enfant Rhône en marche vers leurs tombes
Mais d'abord l'alléluia
De ceux qui remontent son cours
Les mains vides les yeux
Levés vers les montagnes
Ceux-là qui sont nés seuls
En marche un par un vers le pays
De l'eau et de la pierre
Toi berger sans brebis
Toi laboureur sans terre

Jeunesse de l'eau
Aucun visage
Ne peut plus mentir
Viennent de partout
Torrents et cascades
Neiges brûlées
Neiges sacrifiées
Pour la lumière du monde
De la racine à la fleur
De l'homme à Dieu

L'enfant Rhône grandit
Sonnez premiers villages
Petits et grands clochers
Dans la saison du vent

Petits et grands villages
A dire tous les mêmes choses
Maisons de bois maisons de pierre
La fontaine l'église
Les jours de la semaine
Le pain blanc du dimanche
Les jours, un chapelet
Qui s'égrène sans qu'on y pense
Les croix au cimetière

L'eau coule et c'est toujours le même flot
La voix qui meurt dans la voix qui renaît
Un pont étroit où l'on croit pouvoir
Passer deux en se donnant la main
Un pré dans l'ombre un pré dans le soleil
On revient on repart un petit pont
Où l'ami qui nous accompagne
N'est que l'instant d'un rêve

Et puis la plaine
L'aube du vin
Le midi des moissons
L'âme double des roses
La nuit de la parole oubliée

Adieu mon enfance
La montagne recule
Avec son livre de pierre



Le Rhône près de Granges

*Le Rhône des grandes cités
 Sa mémoire engloutie
 Petits matins douteux
 Un orgue de barbarie à l'angle d'une rue
 Mais la chanson est morte
 La seule qu'il fallait garder
 Il reste les clochers
 Sonnez cloches de partout
 Elles aussi ont oublié
 Elles sonnent par habitude
 Et ce n'est pas assez
 Pour retrouver la lettre initiale
 Rien ne la fera retrouver
 Ni les champs de jasmin ni l'espoir
 Des vergers ni les terres sauvages
 Il faut descendre encore*

*Le Rhône jusqu'à la mer
 Cesser d'exister
 Combien de temps combien de vies
 Puis tout à coup se souvenir
 De sa genèse
 Rechercher l'image perdue
 Capturer des bribes de soleil
 S'unir à lui
 Redevenir la goutte d'eau pure
 Qui tombe sur le péché*

Pierrette Micheloud.

Lectures à vue

A l'époque où les feuilles des arbres tombent, tombent aussi sur nos tables les flots des imprimés. Comme s'ils craignaient de nous voir nous ennuyer au long de l'hiver qui vient, les éditeurs multiplient leurs prévenances. « Hiver, saison de l'art serein... » disait Mallarmé. Ce qui est vrai pour le poète l'est peut-être pour le lecteur. Hiver, saison des rencontres sereines avec nos amis préférés : les livres...

Parmi les ouvrages que le facteur nous apporte, il en est qui nous font un plaisir double : ce sont les livres de nos amis. Ainsi, quand S. Corinna Bille nous conte son « Voyage à pied du Rhône à la Maggia » (Editions des Terreaux, Lausanne), nous sommes à la fois conquis par la qualité du texte et ravi d'accomplir avec une compagne si charmante quelques heures de promenade alpestre. Au fond, tous les écrivains dont nous lisons les œuvres devraient devenir nos amis et la lecture ne devrait être que ce commerce du cœur et de l'esprit avec des morts choisis et des vivants accordés au rythme de nos affections.

Ce « Voyage » de Corinna Bille n'a rien d'une navigation rêvée d'un poète à travers des espaces fabuleux ou dans les méandres de l'érudition et de l'histoire. C'est très précisément la chronique d'un déplacement pédestre de l'auteur et de sa famille, de la forêt de Finges au village de Cevio, dans le val Maggia, du « Valais fauve et sec » aux maisons tessinoises « ceinturées d'énormes ceps ». Cinq jours dans la plaine et les monts, cinq jours de peines et de joie. Et cette grande moisson d'images dont on jette à chaque ligne le parfum et l'enchantement.

Chacun sait que le genre « récit de voyage » est des plus périlleux. Quelle tentation de bavarder ! Et d'aller d'une anecdote à l'autre sans trop se soucier du lecteur ! Montaigne, le grand Montaigne lui-même, n'a pas toujours évité d'être ennuyeux. Après la quarantième page, on connaît les goûts du voyageur, ses marottes, ses tics : on tourne les feuillets à double. Eh bien ! Corinna Bille se fait lire sans lassitude parce que c'est ici mieux qu'un récit de voyage : le chant d'une âme émerveillée qui découvre d'elle-même à la

terre tant de parentés secrètes qu'elle n'a jamais fini d'en dresser l'inventaire.

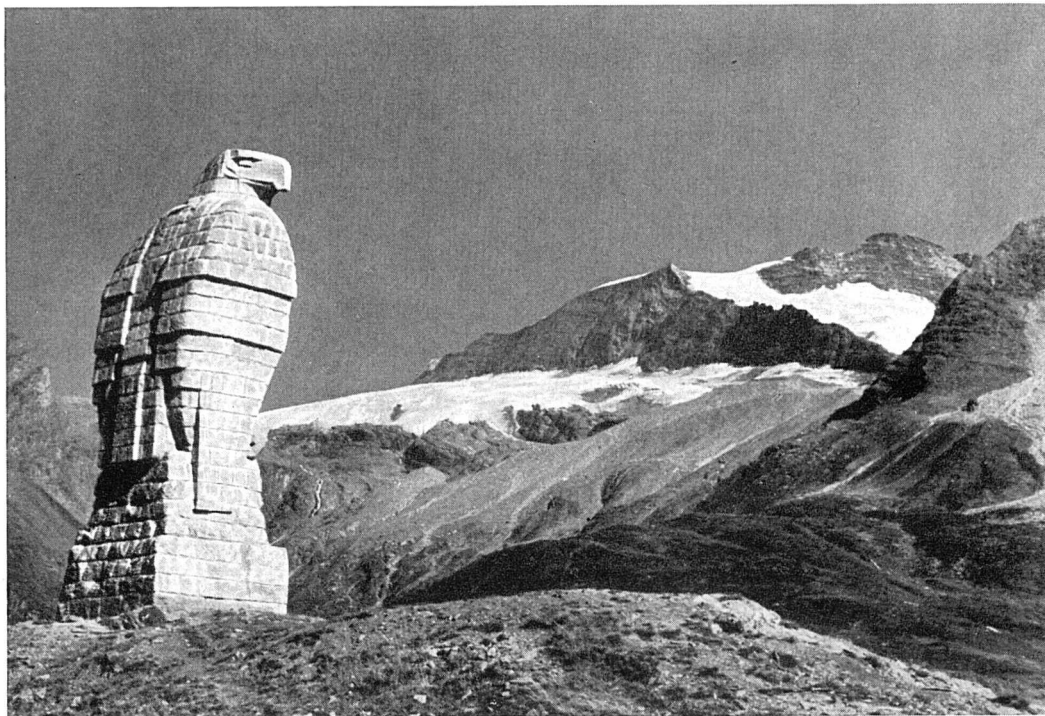
Et puis il y a la langue, cette manière si subtile de cerner la réalité qu'à chaque instant l'on savoure de nouvelles découvertes. Le poète est attentif à tous les souffles, à tous les murmures, à tous les changements d'éclairages, à toutes les formes et à toutes les couleurs en même temps qu'il se situe lui-même sans cesse dans cet espace, à cette seconde unique qui ne ressemble qu'à elle-même. Nous allons ainsi à la fois dans le temps et l'espace, mais c'est dans le cœur du voyageur que nous faisons les plus belles découvertes.

Oui, la langue ; ou mieux, la poésie servie par une langue très transparente qui laisse voir les choses sous les mots comme la rivière laisse voir les galets sous ses flots et le passage brusque des truites. Lorsque l'auteur écrit : « ... nous nous remettons en route, la pluie a cessé, le ciel se découvre et les nuées prises dans la forêt s'emmêlent et s'éclairent », elle joue un jeu d'une parfaite honnêteté parce que tout est très simple et très juste dans ces notations, mais en même temps elle réussit à nous faire participer exactement à ce départ matinal dans l'indécision d'après-pluie.

L'art est dans cette simplicité parfaitement accordée des choses et des mots, dans cette justesse de l'observation que la phrase souligne sans insistance mais qu'elle parvient avec une grande économie de moyens à rendre absolument sensible.

Il est des images plus belles, à la vérité, dans ces notes de voyage que l'on sent très élaborées. Combien j'aime une phrase telle que celle-ci : « Je revoyais Niedergesteln, ses pentes ardoisées où brille seule l'herbe des steppes, et ses sentiers en forme d'éclairs qui le foudroient. » La rapidité de la vision, la netteté du trait, je ne crains pas de le dire, sont dignes de Colette, de la grande Colette, l'un des plus sûrs, des plus grands prosateurs français du XX^e siècle. On comprendra que l'éloge n'est pas mince...

.



Tout là-haut, sur le Simplon, l'aigle de pierre veille

(Photo Perret, La Chaux-de-Fonds)

M. Bojen Olsommer, lui aussi, a fait un voyage, et bien plus long (Sion-Sofia : 1750 km.) et bien plus rempli d'événements. Il le raconte bien, de manière vive, sans prétention au style, mais l'absence de prétention est déjà un style... Ainsi, dans cette vivacité des notes prises au jour le jour trouvera-t-on du charme.

Son « Retour de Bulgarie » (sans indication d'éditeur) intéresse parce que ce sont-là choses vues d'un œil rapide, saisies dans l'instant même où elles palpitent, toutes vivantes, sous la prunelle de l'observateur. On roule, on parle, on s'inquiète, sans prendre des poses, comme dans le rythme même du voyage, et l'auteur, se relisant à peine, nous fait vivre avec lui, sans ambition d'une autre sorte. Cela ne manque pas d'intérêt.

Non, pas de prétentions littéraires, mais le désir de renseigner. Et là, nous sommes largement récompensés : rien n'échappe à ce voyageur lucide et la sympathie qu'il éprouve pour un pays qui est partiellement le sien ne l'aveugle pas, le rend seulement plus perméable à certaines réalités qui auraient pu nous choquer. Il comprend, il explique, il rend sensible ce qui nous serait demeuré

un mystère. Des proverbes aux menus (il y en a un peu trop, de menus), tout le pays nous est offert, à travers ses routes, ses paysages, ses villages et ses villes, son régime détestable, ses habitants sympathiques, ses ciels, sa logorrhée, ses hôtels (un peu trop d'hôtels !)

Un livre pour amateurs de voyage, cette fois, pour les vrais, ceux qui comptent les kilomètres, à l'étape. Bourré de renseignements.

J'y pense : un livre de ce genre, sur le Valais, sur notre tourisme, au jour le jour, nos mœurs, nos palabres, nos naïvetés, serait du plus vif intérêt. Pourquoi M. Olsommer ne nous donnerait-il pas maintenant un « Retour en Valais » ?

Maurice Jansin.

LE HAUT VILLAGE

D'abord il y a le silence, dense et si durable qu'on l'écoute encore et encore avant de pouvoir y croire, avant de s'y abandonner sans crainte d'une rupture, blessante surprise. Disparus les impératifs klaxons, impatients ; finie l'impersonnelle sonnerie téléphonique, mécanique, impérative, indiscrete ; oubliés les appareils de radio des autres et leurs cantatrices indé-

dit Saint-Exupéry, « l'étendue est pour l'esprit, non pour les yeux ».

Etendue de deux vastes vallées très différentes, creusées près du centre d'une Europe axée sur l'immuable Cervin : l'une qui, de toute la platitude de son fond, s'étire vers l'épanouissement du large lac annonciateur de la grande mer horizontale... l'autre,



Le Cervin, axe immuable

sirables ; évanoui, enfin, l'ascenseur infatigable, vrai mouvement perpétuel des habitations citadines, cousines des casernes.

Pour celui qui l'a désiré avec impatience, le silence est convalescence, délectation, résurrection ; on s'y laisse glisser voluptueusement, comme dans un velours profond ! Grâce à cette durée du silence, des pensées lentes et à la mesure de l'homme ont enfin le loisir de sourdre. L'émerveillement et l'amour qu'elles entraînent pourront peut-être palpiter à nouveau.

Après cette immense importance du silence, c'est l'étendue qui, là-haut, s'impose comme un miracle naturel, cette étendue qu'il faut « fonder », comme

entaille profonde aux flancs verts, du vert léger des mélèzes nourris de rochers, descend grandiosement des premiers âges du monde, de cette neige constante et pure, lumineux symbole d'une perfection incorruptible. Immaculé, ce joyau nacré irradie, enchassé dans le vert périssable de la changeante nature ; et l'on aimerait mettre genou à terre pour remercier ce parfait contraste d'exister.

La double étendue, celle qui glisse vers la mer du Milieu et celle qui grimpe vers les blancheurs inhumaines, frémit de toute sa distance enrichie de profondeurs en abîmes. Le géranium du balcon chante sur la lointaine poudre d'ombre bleue d'un

versant qui termine sa chute là-bas, tout au fond, où de petites fermes ne sont plus que des points de suspension.

Oui, le silence, l'étendue... mais encore et surtout c'est la lumière qui surprend, cette lumière si proche du ciel qu'elle rend virginal tout ce qu'elle affleure. Le bleu du delphinium est comme un miracle devant l'or du mélèze généreux où chaque aiguille rend au monde tout l'or reçu du soleil pendant l'été crépitant de chaleur résineuse.

Parfois, brutal émissaire, le sourd et lourd ronronnement d'un avion rappelle le monde d'en bas, ce monde élaboré regorgeant de subtils et coûteux raffinements ; les puissants chevaux de l'automobile soumis à la plante du pied... Offertes au cœur les harmonies magiques du grand concert, la teinte rare des jades de Chine, la rose orangée gloire des horticulteurs, la pierre sculptée des cathédrales invraisem-

blables. Oui, il y a ce monde d'en bas, multiple et compliqué... j'ai choisi le monde d'en haut, là où des joies simples s'offrent sans lasser car, toujours nouvelles, elles coulent sans cesse comme la sève de l'arbre.

Le carillon mineur des monotones sonnailles occupe parfois un coin du silence, sonnailles qui chantent la lente patience des bêtes soumises, qui chantent le pacte unissant terre, bétail et hommes dans une ronde réglée, constante et inchangeante — comme le grand sommet vertical au centre de mon horizon. Dans cette vie bien humaine, que nous sont ces vampires en cyclone que déchirent et violent la soie bleue de l'air ?

C'est l'heure de la seconde traite et bientôt les clarines seront muettes. C'est l'heure où les brumes montent des fonds et bientôt les comblent, où elles se traînent et s'étirent sur les plus hauts pâturages, où elles rendent tout irréel... sauf cette perception de l'irréel ! Puis, seule à émerger du brouillard, ma maison flotte, et son angle brun fait de madriers centenaires est une étrave orientée vers l'est illimité : je la sens fendre l'éther à la vitesse de la rotation de la terre.

Ici, comme l'homme, tout est à la fois petit et incommensurable et l'on ne peut lever les yeux sans que le regard n'embrasse l'immense vallée du Rhône. Ici c'est le village où j'ai fait halte, le haut village valaisan sur son promontoire couronné de mélèzes et d'aroles clairsemés, où le seigle a peine à mûrir parfois, où les hommes sont libres parce qu'ils ont accepté les lois de leur vie. Et là, comme pour essayer de s'unir au ciel, les montagnards lancent à toute volée vers le soleil, l'airain des cloches, métal humanisé, suc de la terre, dont les vibrations iront jusqu'à l'origine de toutes choses.

Ella Maillart.

La paix, le silence et le vaste monde de la montagne
(Photos Ella Maillart)



Un séjour d'une semaine qu'il nous a été donné de faire récemment dans la pittoresque et sympathique vallée du Trient a suffi pour nous donner une idée assez précise des problèmes qui se posent à une population de montagne en cette deuxième moitié du vingtième siècle.

Relevons d'emblée que cette région apparaît comme relativement privilégiée par rapport à d'autres, dans notre canton.

Depuis un demi-siècle elle est reliée à la plaine par une ligne de chemin de fer.

Le tourisme dès lors y a déjà pris pied depuis longtemps et l'on y a acquis une tradition hôtelière de bon aloi.

Ajoutons à cela les ressources tangibles que procure depuis des décennies aux communes intéressées l'exploitation des forces hydrauliques et l'on constatera que cette région n'est pas la plus délaissée dans le cadre de nos vallées alpestres.

Il pourrait donc sembler que là haut, tout au moins, la terre ne soit point délaissée puisque l'on y dispose depuis plus longtemps qu'ailleurs, de revenus d'appoint.

En fait, les paysans au sens strict du mot, disparaissent dans cette vallée comme ailleurs.

Malgré les efforts entrepris pour apporter aide et soutien, l'ingratitude du sol est telle qu'il ne retient plus personne.

Là où il procure un revenu digne d'être signalé, celui-ci ne peut être qu'accessoire, même si l'on devait avoir résolu à satisfaction la question des prix des produits.

La terre n'est pourtant pas moins productive qu'autrefois.

Simplement — et on ne saurait leur donner tort — les habitants de nos vallées ne veulent plus vivre aussi frugalement que leurs ancêtres.

Il faut aujourd'hui de l'argent pour vivre décemment tandis qu'on s'en passait presque autrefois.

Aussi, si vous parlez d'avenir avec les gens, ils évoqueront à peine le problème agricole. Pour eux l'attachement au sol est devenu affaire de sentiment.

On ne le quittera qu'avec regret, parce qu'on y est né.

Mais on n'attendra même plus qu'il nourrisse son homme.

Le souci de chaque père de famille est de faire de son fils un ouvrier qua-

lifié, un employé, de lui donner une formation professionnelle qui le libère des servitudes de la terre.

Les édiles s'inquiéteront beaucoup du développement touristique. Ils ont construit un télésiège, ils veulent une route et souhaitent par là donner un certain regain d'activité.

C'est encore un moyen de se détourner de l'agriculture.

Puis, on tourne ses regards vers l'industrie qui déjà est apparue sous une autre forme.

Telles sont les conditions pour qu'une vallée alpestre ne se dépeuple point.

C'est donc dans ce sens qu'il faut agir.

Car, et cela nous avons aussi pu le constater, au contact de cette nature, dans ce cadre grandiose, au cœur du pays avec lequel ils ont de profondes et solides attaches, nos montagnards gardent un esprit sain, un sens communautaire réel et tangible et incarnent mieux qu'ailleurs l'idée de la patrie.



Edward Wympers et son humour...

(Suite de la page 10)

En revanche, si la même qualification s'adresse à une partie de l'humanité, enjuponnée ou non, vêtue en uniforme ou en civil, on ne peut pas certifier qu'il s'agit d'un compliment. En cas de troubles populaires, certaine rancœur indéfinie s'extériorise même par une exclamation vengeresse : « Mort aux vaches ! », à destination variable, pleine de menaçants sous-entendus...

En matière d'alpinisme, les sommets dont l'escalade n'offre pas de dangers apparents ont été qualifiés, à tort ou à raison, de « montagnes à vaches ».

Peux-tu être devrons-nous cette façon de juger à une expérience de Wympers, alors qu'on lui suggérerait un arbitrage par les vaches.

Quelque peu perdus dans le dédale d'une région inconnue, au retour d'une ascension dans la région des Aiguilles d'Arve, Wympers et ses compagnons aperçurent dans le lointain les pâturages d'une vallée, supposée être le val-lon ou ravin de la Sausse :

Guidés par le mugissement éloigné des vaches, nous eûmes promptement découvert les chalets les plus élevés de la vallée, connus sous le nom de Rion Blanc. Ils étaient habités par trois vieilles femmes qui semblaient ignorer de la vie tout ce qui ne concernait pas les vaches, et parlaient un patois barbare, presque inintelligible, même pour le Savoyard qu'était Croz. Elles refusèrent obstinément de croire que nous avions passé entre les Aiguilles.

— Ce n'est pas possible, les vaches ne pourraient pas !

— Poucons-nous arriver à la Grave en franchissant l'arête qui est là-bas ?

— Oh oui ! les vaches l'ont souvent traversée !

— Pourriez-vous nous montrer le chemin ?

— Pas la peine ! Vous n'avez qu'à suivre les traces laissées par les vaches !

• • •

Alors qu'il y a moins d'un siècle on jugeait le Cervin inaccessible, il faut

reconnaître l'heureuse intervention d'Edward Wympers. A la suite de circonstances trop longues à détailler, il donna la préférence à l'arête du Hörnli, avec la collaboration de guides zermattois et de Croz. Ils battirent l'équipe italienne avec deux jours d'avance.

Pour la jeunesse actuelle l'exemple de Wympers reste lumineux. Celui d'un véritable sportif dans la plus haute acception du terme.

Désirant devenir ingénieur, il dut, faute de moyens pécuniaires, se contenter de suivre la vocation paternelle, celle de graveur sur bois. Grâce à ses aptitudes remarquables, la maison qui l'employait le chargea d'une mission en Suisse. C'est ainsi qu'il fut conquis par la beauté de nos paysages. Dessinateur de précision, il avait aussi l'âme d'un artiste. En plus il a été apprécié par sa franchise, son amour de la vérité et sa générosité.

Il nous a paru équitable de rappeler qu'il n'était pas dépourvu d'humour.

Sylvain.

LE CIRQUE

Au milieu de la place, le cirque s'est amarré. Mains aux poches, des enfants regardent, dans le matin gris, les hommes gréer ce beau navire à grands coups de masses sur les piquets sonores, à grands cris pour régler les manœuvres. Hier, il n'y avait rien encore. Mais, pendant la nuit, les chariots ont traversé, à gros bruit, la ville endormie. Ce matin, il y en a tout un village, soigneusement arrimé sous les marronniers aux feuilles craquantes. De la fumée s'en échappe, comme de vraies maisons. Les gamins essaient de guigner vers les petites fenêtres aux rideaux tirés. Mais un chien jaillit d'entre les roues, crocs découverts, secouant une longue chaîne. Alors, c'est une galopade vers l'école dont on se souvient tout à coup.

Aux vendanges, la ville avait refermé ses maisons sur les images de l'été qui, peu à peu, devenaient des souvenirs. De soleil en averse, de brume en grand vent, elle avait commencé son calme voyage de chaque année,

à travers l'automne et l'hiver, sans escale prévue jusqu'au feu clair des fêtes. Les jours se suivaient sans histoire. La ville se regardait vivre, époussetant ses feuilles tombées.

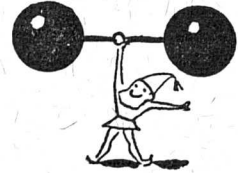
Le cirque a tout bouleversé. D'abord, il a pavoisé tous les murs de ses affiches, qui criaient en rouge, en vert, en jaune, des merveilles comme on n'en avait jamais vu. Alors la ville, réveillée, s'est mise à attendre, à espérer l'extraordinaire qui lui était promis.

Et puis, en une nuit, comme un tour du prestidigitateur, voici le monde entier installé sur la grande place. Il y a des gens de partout, des animaux étranges. On croise des silhouettes insolites, on entend au passage des langages que l'on ne comprend pas. Tous les ailleurs vers lesquels on ne peut s'échapper nous sont prêtés pour quelques jours. Si l'on s'arrête sur la place, juste un moment, il semble qu'on revienne ensuite d'un long, très long voyage.

Dès la nuit tombée, la lumière ajoute sa féerie, et la foule se presse vers les baraques comme moustiques autour d'un phare. Tous n'entrent pas, mais tous participent de cette fièvre particulière, qui est celle des quais de gare, où tant de gens viennent pour simplement respirer l'odeur des départs. Au cirque, la représentation elle-même, avec ses numéros éblouissants, n'est peut-être pas l'essentiel. C'est l'atmosphère créée tout au long du jour, et tout autour des roulottes. C'est le climat de merveilleux, d'inouï et de « tout est possible », le climat d'enfance, qui redonne à l'air de l'automne le goût des grandes vacances.

C'est pourquoi, plus d'un père de famille, conscient de ses responsabilités, décide que la ménagerie sera pour sa progéniture une excellente leçon de choses. « Si tu es sage, Georget, je t'y conduirai dimanche. »

Mais qui serait le plus cruellement puni, s'il fallait en priver l'enfant ?



Ma Thérèse

La campagne de ome, Chateaubriand et Palézieux

C'est par les plus belles, les plus tièdes journées de cet automne de ve-lours que j'ai eu le plaisir de connaître les « Promenades romaines »¹, illus-trées par le peintre Palézieux de vingt-quatre dessins à la plume.

Tout environnée des vignes jaunes de la Noble-Contrée, de prairies au vert d'amande, de poiriers grenat, de collines porteuses de pins, je feuillette ce livre qui a le format d'un carnet de croquis de poche, format cher aux Töpffer comme à tous les voyageurs sensibles.

Pendant que je regarde les bœufs aux grandes cornes, accablés par la lumière de la campagne romaine, j'entends les cloches graves de nos vaches d'Hérens au pelage d'un noir brillant ou roux. Pendant que moutonnent de l'autre côté du Rhône les pinèdes de Finges avec, en elles, déjà une ombre fraîche et bleue, j'admire au bout d'une allée semée de ruines, ou près d'un arc de triomphe, les hauts pins

parasols aux troncs fiers. Dômes de feuillage, dômes de pierre, écorces ou colonnes de marbre, Palézieux les écoute et sait rendre leur vie de végétal ou leur présence de morts. Je pense à son Colisée semblable à un grand squelette, avec les orbites sombres et ses mille voûtes. Je demeure interdite, un peu angoissée devant son fleuve s'écoulant sans bruit entre des rives nues et planes où seules quelques touffes de roseaux végètent. Ce Tibre que Chateaubriand, en terminant son admirable lettre à M. de Fontanes, décrit ainsi :

On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

Qu'aurait donc écrit sur le Rhône notre grand romantique ? Cette lettre

à M. de Fontanes date de l'époque où Chateaubriand fut nommé ambassadeur en Valais. Mais hélas ! il ne vécut jamais à Sion car, entre temps, l'assassinat du duc d'Enghien le décidait à rompre pour toujours avec Bonaparte.

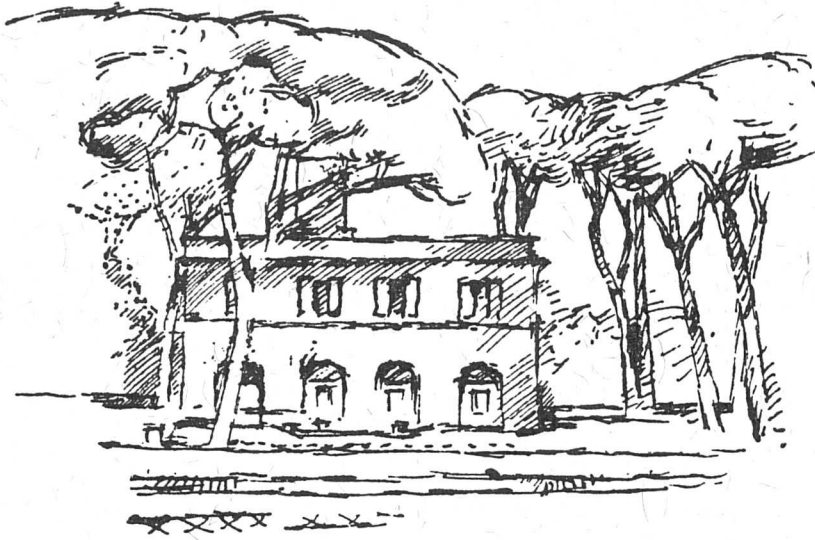
Mais reprenons cette lettre par son commencement. Tout de suite, son écriture ample, solennelle et pourtant si simple, si limpide, nous plonge dans une atmosphère de grandeur :

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Ecriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol.

Pour ma part, je n'ai vu qu'une seule fois la campagne romaine, et j'étais encore une enfant, du haut d'un train de pèlerins, mais je me souviens de l'émotion que me causa cette sorte de désert où j'eus à peine le temps d'apercevoir, près de la voie ferrée, un grand bœuf mort couleur d'herbe sèche et un wagon renversé, abandonnés tous les deux à la pourriture, à la rouille et à la solitude.

¹ « Promenades romaines : lettre à M. de Fontanes » (Ed. La Bibliothèque des Arts, Lausanne).





Mais tout cela n'est pas sans beauté. Il est merveilleux de voir, traduites par la main raffinée et sûre du peintre Palézieux, les lignes de ces paysages dont Chateaubriand nous dit que rien ne leur est comparable. On nous montre la douce inclinaison des plans, les contours suaves et fuyants des montagnes qui terminent l'horizon romain. Les vallées prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome. De même qu'en Valais, les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. On voudrait vivre dans ces demeures et ces palais qu'une délicate couleur ocre jaune fait palpiter comme une chair ensoleillée. On voudrait revoir le Capitole et ces pavillons de la villa Borghèse, leurs façades si bellement équilibrées qu'ombragent à peine les hautes ramures ou l'envol des colombes.

Sur le papier légèrement bistre de ce carnet de voyage, les mots font se déployer soudain les teintes du soir et du crépuscule pareilles à des ailes de papillons exotiques. Le soleil qui se couche sur les cyprès et les pins rend les montagnes de lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leurs bases disparaissent dans une vapeur violette ou purpurine. C'est l'heure où les cavales demi-sauvages viennent boire les eaux du fleuve.

Car il y a jusque dans la ville, couchés au pied des obélisques et des ruines du Forum, des troupeaux de chèvres et des attelages de grands bœufs blancs. On entend partout aussi, mêlés aux bruits de la cité, le bruit des eaux. C'est la campagne dans la ville. Et Chateaubriand de conclure :

Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs...

Mais la gravité, la mélancolie renaissent bientôt sous les pas du poète qui va s'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion.

Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée... Je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés...

La nature et son exubérance, son pittoresque, resurgit de temps à autre

dans le texte, comme dans les dessins. J'aime tout particulièrement cette promenade à la villa Adriana où, surpris par la pluie, Chateaubriand se réfugie dans les Thermes. Figuier et vigne vierge poussent dans le petit salon octogone et le gros cep monte le long du mur comme un serpent. Dans les autres salles envahies par les buissons de sureau chantent les merles. Les feuilles de scolopendre et d'acanthé s'épanouissent aujourd'hui sur les débris dont elles furent les modèles et sur les pages de ce livre où Palézieux a su si bien recréer le satin de leur feuillage.

Les grands personnages de l'histoire passent dans ces paysages comme des fantômes. On y rencontre peu d'êtres vivants. La beauté des femmes de Rome est tout juste signalée ; on entrevoit à peine un fermier sauvage, mais il est miné par la fièvre, un ermite, mais il est mort. Il y a pourtant cet inconnu que Chateaubriand trouve prosterné dans la petite chapelle blanche d'un bois d'oliviers dédiée à la Madone et bâtie sur les ruines de la villa de Varus ; cet homme ayant l'air très malheureux, Chateaubriand formule pour lui une prière aussi pompeuse que charitable. Du comte Alfieri, il ne vit que le cadavre que l'on venait de mettre en bière et son visage qui lui parut noble et grave. Son épitaphe émut beaucoup ce cœur que Chateaubriand portait toujours, disait-on, en écharpe. Surtout à ce moment-là où il venait de perdre une amie très chère : Mme de Beaumont.

Comme on le voit, tous ces êtres ne sont guère plus vivants que la jeune femme de Pompéï dont il ne reste, dans un morceau de cendre du Vésuve, friable au toucher, que l'empreinte du sein et du bras.

C'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes.

Cendre et poussière.

On ferme avec regret ce beau petit livre qui est à sa place dans nos mains et dans nos cœurs.

S. Corinna Bille

TREIZE ETOILES

en famille

Frères humains...

Dimanche de pluie. Le hameau détrempé est comme les auberges espagnoles : on n'y trouve que ce qu'on y apporte. Il semble que ce soit bien peu, à voir les visages aux aguets derrière les vitres, les réunions bavardes sous les auvents.

Est-ce le temps qui nous rend maussade ? L'idée de cette surveillance, de ces commentaires incessants est insupportable, et l'on souhaite retrouver l'anonymat et l'indifférence des foules citadines.

Je lis près des enfants qui jouent avec des voisins, mais un brouhaha m'alerte ; les habitants courent à travers près jusqu'au tournant où une fourgonnette s'est renversée dans le fossé. Les premiers blessés remontent le talus, mais trois hommes gisent, inertes, sur la pente.



maman...

Le temps d'imaginer une ruse pour que les petits joueurs, stimulés par l'enjeu offert, ne remarquent pas l'agitation extérieure, et me voilà suivant les groupes effrayés.

L'affaire est grave, mais tous les secours sont organisés. Il vaut donc mieux rentrer, veiller que les enfants n'aient rien de ce spectacle dramatique.

Mes précautions sont inutiles. Une maman entre :

— Philippe, laisse ton jeu, il y a eu un malheur !

Je fais appel au bon sens des petits qui restent, pour les empêcher d'aller se joindre aux curieux. N'est-ce pas l'attitude la plus raisonnable ?

Pourtant, le lendemain, Philippe m'apprend que la raison s'exerce souvent aux dépens du cœur. Il a aidé à amener des couvertures, des parapluies pour protéger les infortunés qu'on n'osait pas déplacer. Il a noté un message balbutié...

Et j'envie, en écoutant son récit plein de chaleur humaine, cette efficacité charitable qui est le côté positif de la vie communautaire.

Le désintéressement envers autrui, tant souhaité ce matin, ne risque-t-il pas de nous entraîner trop loin sur la pente de l'indifférence ? A tant vouloir régarder les gens par le grand bout de la lorgnette, ne perdons-nous pas contact avec eux ? Qui de nous, en côtoyant les inconnus d'une foule, songerait encore à leur adresser l'émouvante salutation de Villon : « Frères humains » ?

L'enfant se porte bien

Tel père de famille d'aujourd'hui, qui raille les blue-jeans et les chemises texas, oublie qu'à vingt ans, il jouait au yo-yo en allant à la poste. Vous le vexeriez, cet homme sérieux, en lui offrant un cheval à balançoire.

Et pourtant, si les jouets changent, le bébé reste ! Au hasard d'un embarras de voitures où cinquante-deux autos ont défilé derrière le tram, nous avons aperçu une ving-



Papa...

taine de lions en peluche à la vitre arrière...

Tant mieux pour la fabrique bénéficiaire de cette mode. Mais vous ne m'empêchez pas d'y voir une marque d'infantilisme.

A moins que l'utilité technique de ces fétiches luxueux ne m'échappe. Ce ne serait pas étonnant, vu que les dames n'entendent rien à la mécanique en général, et à l'automobile en particulier, comme l'affirme mon entourage chaque fois que j'écoute les ratés du moteur de la voiture.

J. F. 77 01.



Tiens tes batz !

En 1648, la peste ravagea le pays. Hélas ! la vallée du Trient ne fut pas épargnée ! Les pestiférés, chassés de leur demeure, cherchaient refuge dans les grottes des alentours. C'est ainsi que la grotte des Quavouets, près du Savenay, abritait plusieurs déshérités vivotant ou mourant dans la misère et la solitude. L'un d'eux, Jean Barbarin, berger à Barberine, avait eu l'ingénieuse idée de capter l'eau d'une source par un chêneau creusé dans le tronc de jeunes sapins. Ainsi avait-il au moins à boire ! Pour le reste, les parents apportaient, à l'heure des repas, de quoi manger. Un cri sauvage annonçait leur présence et, dès que le malade avait saisi sa pitance au bout de la perche tendue, le bien-portant s'enfuyait épouvanté à l'idée d'une contagion possible.

Parmi les claustrés de ce sinistre purgatoire, Jean Barbarin, pince-sans-rire incorrigible malgré son mal sans remède, prenait toutes choses par le bon bout. Par une tournure d'esprit qui lui était naturelle, il réussissait à semer un peu de gaieté en faisant le théâtre pour ses compagnons d'infortune. Comme fait exprès, le plus proche de ses parents, surnommé Trouble-Fête à cause de sa rapacité, était obligé de le nourrir. Bien que riche, il ne lui tendait jamais la perche sans rappeler, avec une impudeur abjecte, la menue dette que ce pauvre berger de Barberine avait contractée à son égard et que la maladie avait surpris avant qu'il s'en fût acquitté.

— Et mes batz, quand me les rendras-tu ?

— Du paradis, en pluie d'or ! répondait le pauvre diable, qui n'avait que sa langue pour faire rire et son cœur pour pleurer en silence.

Barbarin découvrit, un jour qu'il errait à l'aventure près du marais, pointant hors de l'eau, le coin d'un coffret

grossièrement taillé dans du mélèze. Surprise ! Il contenait assez de batz pour rembourser l'insolent avare.

Trouble-Fête, le lendemain, répétant sa rengaine en tendant une galette de froment, ne fut pas peu surpris de la réplique :

— Tiens, tes batz, les voilà...

Jean secouait au fond d'un coffret ouvert toute une menue monnaie de batz. Sous le coup, l'avare perdit la tête et s'élança, mains tendues, en avant ; mais, devant le rire sardonique

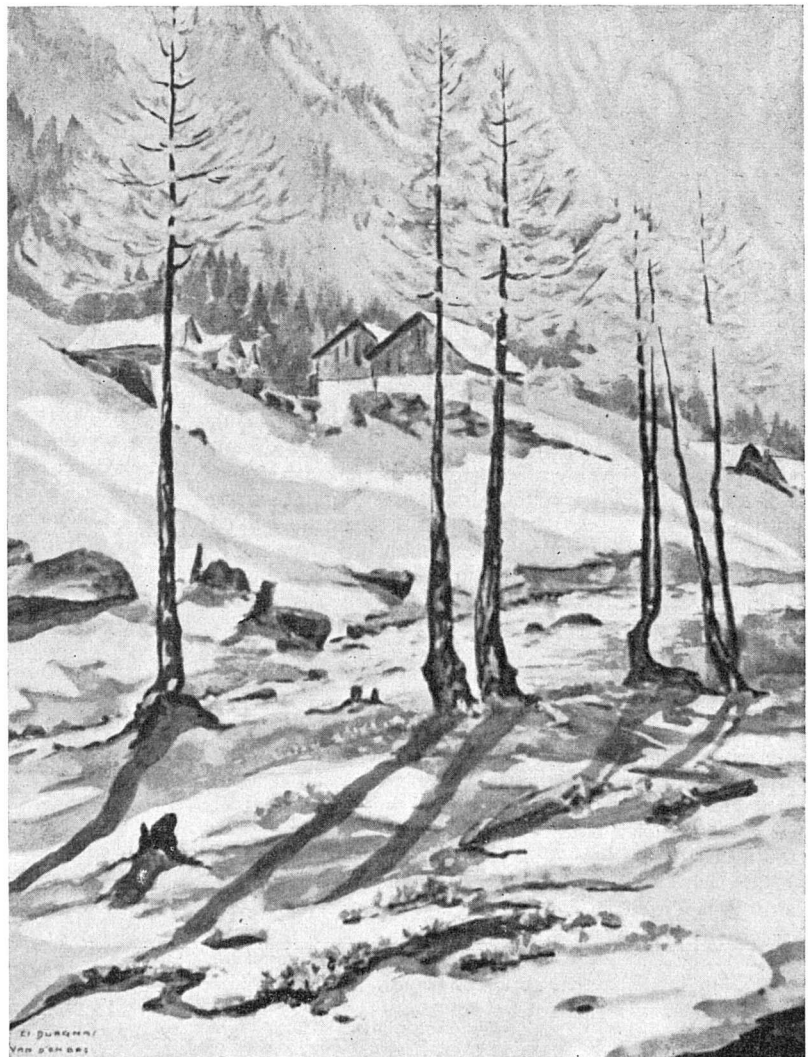
de son débiteur, il s'arrêta net. Il venait de réaliser que le berger était contagieux. Indécis, il recula.

— Mais, tiens tes batz ! reprit l'autre ; il y a assez longtemps que tu les réclames, prends-les donc ! et il s'avancait en brassant la monnaie. Il faut donc que je te les apporte ?

Trouble-Fête, la mort dans l'âme, prit ses jambes à son cou comme si la peste était à ses trousses.

Cl. Durnat-Junod.

Aquarelle de l'auteur



Un mois de SPORTS

Avant de céder la place aux sports d'hiver proprement dits, tels le hockey sur glace (qui n'a d'ailleurs pas attendu les premiers frimas pour donner rendez-vous à ses fervents supporters), le ski, le patinage et la luge, le football continue à passionner le public des stades.

Les sportifs valaisans, pour leur compte, ont suivi, avec un intérêt soutenu, les efforts faits par le FC Sion — notre seul club en Ligue nationale — pour améliorer une situation qui tendait à devenir délicate. Et ils eurent la joie de voir leur équipe favorite magnifiquement se reprendre et remporter une série de succès sensationnels. Yverdon, Zurich, Lucerne, Schaffhouse et Nordstern-Bâle durent baisser pavillon devant un Sion complètement ressuscité.

Ce redressement spectaculaire ne va pas sans inquiéter maintenant les meilleures équipes suisses de LN B. Mais nous savons que le onze cher à l'entraîneur-joueur Jacques Guhl n'a pas d'autres ambitions que celles de défendre honorablement une place si péniblement acquise. Il y réussit avec bonheur.

Le FC Sion, malgré tous ses mérites, ne doit cependant pas nous faire oublier que le Valais doit encore lutter sur d'autres fronts pour maintenir haut le prestige de son football. Et c'est en Première ligue — troisième catégorie de jeu sur le plan national — que les FC Martigny, Monthey et Sierre se serrent les coudes pour tenir des positions de choix. Le FC Martigny, qui avait pris un départ fulgurant, se traduisant par cinq grandes victoires successives, a quelque peu calé par la suite. Rien d'étonnant à cela quand on saura que le club des bords de la Dranse dut bientôt se passer des services de son excellent entraîneur-joueur Jean Renko, sérieusement blessé à une jambe, ainsi que du bon constructeur Sarrasin, également blessé. La trop célèbre grippe asiatique fit le reste. Mais, malgré ces déboires, Martigny reste une force sur laquelle nous pouvons compter.

Monthey comme Sierre jouent admirablement aux troubles-fête, tendant avec succès leurs pièges aux adversaires par trop confiants en leurs moyens. Et patatra ! Berthoud, Boujean, Langenthal, etc., ont mordu la poussière devant nos représentants, habilement conduits par Erasme Monay et Gustave Götz. A l'actif des Montheysans, il faut encore mettre un demi-succès (1 à 1 après prolongations !) en Coupe suisse, devant Sion I... Ce résultat a fait passablement de bruit dans le landerneau des footballeurs.

Dans les séries inférieures, les exploits ne sont pas rares non plus. Le plus remarquable et bien celui de longue haleine qu'accomplit le FC Rarogne en Deuxième ligue, où sont opposées six équipes valaisannes et cinq équipes vaudoises. Quoique frais émoulu, Rarogne s'est montré d'emblée irrésistible, écrasant ses adversaires par des scores de 7, 9 ou 12 à 0 ! L'équipe haut-valaisanne tient fermement les rênes du groupe et rien ne laisse prévoir un relâchement prochain. Mais touchons du bois puisque le football, par excellence, sait nous réserver de fameuses surprises.

Si nous descendons d'un degré encore à l'échelle des valeurs, nous nous trouvons en compagnie des représentants de la Troisième ligue. Les postes de commandes sont détenus pour le moment par Salquenen dans le groupe I et Vernayaz dans le groupe II, deux équipes fort bien armées pour mener à bon port leur esquif.



A qui reviendra cette belle coupe ?

La saison du hockey sur glace a déjà débuté, grâce aux trois patinoires artificielles de Martigny, Sion et Viège. Les premiers matches, disputés par une température presque estivale (15 degrés au-dessus de zéro), ont vu Sion battre Arosa par 9 à 3 (!), Viège disposer de Chamonix par 8 à 2, Martigny se débarrasser d'abord de Montana par 10 à 6 puis d'Urania-Genève par 8 à 3. Le HC Martigny a organisé, les 9 et 10 novembre, sa II^e Coupe avec un succès complet. Des quatre équipes en lice, Berne fut la meilleure et remporta le trophée pour la deuxième fois, devant Martigny, Chamonix et Langnau-Berne.

Les équipes valaisannes auront du pain sur la planche cet hiver. En effet, en dehors des matches amicaux, elles participeront toutes au championnat suisse, soit de Ligue nationale B, 1^{re}, 2^e et 3^e ligues.

Celles appartenant à la première catégorie (les HC Viège, Montana, Martigny et Sierre) ainsi que les HC Sion et Chamonix se sont entendues pour disputer entre elles, en début de saison, une Coupe valaisanne. C'est le magnifique challenge ci-contre, offert par une maison d'horlogerie du Locle, qui en récompensera le vainqueur. A dire vrai, cette belle pièce d'orfèvrerie devra être gagnée trois fois en cinq ans pour être définitivement attribuée, comme la Coupe Spengler... Une exacte réplique, en modèle réduit, don de la Ligue valaisanne de hockey sur glace, deviendra par contre propriété du vainqueur année après année.

Cette compétition, formule toute nouvelle, promet beaucoup. On connaît bien la saine émulation qui anime nos grandes équipes valaisannes pour avoir la certitude qu'elles rendront fort spectaculaires leurs duels.

On en reparlera, comme on reparlera du hockey sur glace en Valais et de son extraordinaire essor.

F. Doumet

BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

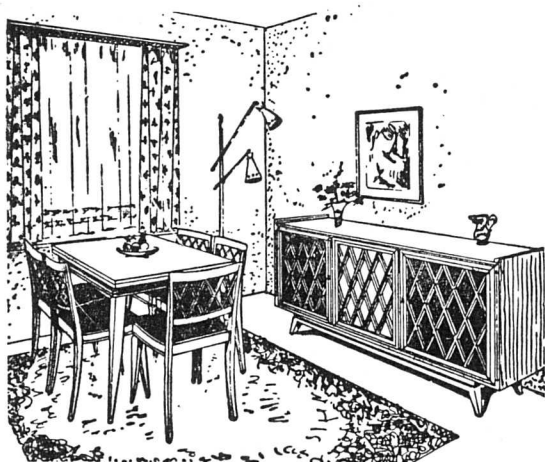
Téléphone 026 / 6 12 75
Chèques postaux Il c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes
autres formes
Dépôts à vue ou à terme en
compte courant
Carnets d'épargne
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres

Capital et réserves: Fr. 2 000 000,-

Des meubles de goût qui agrémenteront
votre intérieur



Reichenbach & Cie S.A.

Fabrique de meubles
Sion

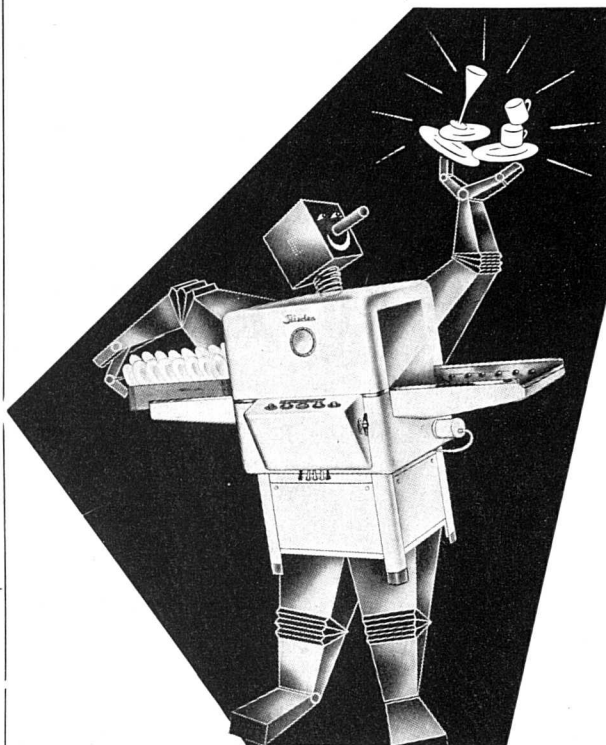
Magasins à l'avenue de la Gare

Stierlen-Torro

la machine à laver la vaisselle

ROBOT

qui résoud tous vos problèmes du personnel



Entre 20 différents modèles, vous trouverez certainement la machine répondant à votre emploi et s'adaptant à la place disponible.

Tous les modèles comportent :

- Commutateurs à programme
- Commandes par boutons-poussoirs
- Sécurité en cas de manque d'eau
- Réglage de la température de l'eau par thermostat
- Capot démontable, permettant un nettoyage efficace de la machine
- Appareillage de détachage incorporé
- Appareil de séchage et lustrage de la vaisselle

Agence générale pour la Suisse :

Rohr-Röthelin & Cie

Berne, Neuengasspassage 3 - Tél. 031 / 9 14 55

Agence pour le Valais :

Bruchez S.A.

MARTIGNY

**ELECTRICIEN
SPÉCIALISÉ**

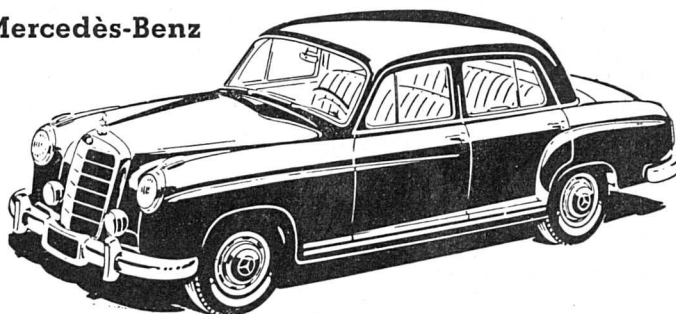
Tél. 026 / 6 11 71 - 6 17 72

Agence générale
pour le canton du Valais

Mercedès-Benz

**Garage Lanz
Aigle**

Tél. 025 / 2 20 76



POUR TOUT VOS ACHATS



45 rayons spécialisés à votre service

Depuis 25 ans appréciés de la clientèle valaisanne

MONTHHEY * MARTIGNY * SAXON * SION * SIERRE * VIÈGE

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans

Atelier de photogravure

REYMOND S.A.
Lausanne

Spécialisés depuis 1890 dans la belle illustration



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !



Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R.RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures **Modernes**
MARTIGNY

Le plus grand fournisseur pour hôtels en Valais
de la branche comestibles et conserves en gros

PERRET-BOVI S. A.

MARTIGNY-VILLE

Téléphone 026 / 6 19 53

BANQUE DE MARTIGNY

CLOUIT & Cie S. A.

Fondée en 1871

Toutes opérations de banque

Transmissions de *fleurs*
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste

Martigny tél. 026 / 6 13 17

Saint-Maurice 025 / 3 63 22



Deux commerces, une qualité !



BERNINA *Record*

► Un record en qualité et capacité

R. WARIDEL - MARTIGNY Av. Gd-St-Bernard, Tél. 026 / 6 19 20

Une réputation à soutenir !

Cartes postales

EDITION DARBELLAY

MARTIGNY

La mode masculine chez **P K Z**

Confection pour messieurs

DUCRET - LATTION

MARTIGNY Avenue de la Gare



Skieurs !

Pensez à la mise en état de vos

vestes et pantalons de ski

par un nettoyage à sec et une imperméabilisation garantie

Adressez-vous immédiatement à la



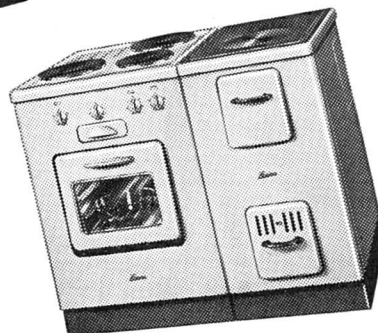
SION Tél. 2 14 64

Magasins de réception :

Sion :	Grand-Pont	Téléphone	2 12 25
»	Elysée	»	2 14 71
Sierre :	Grand-Rue	»	5 15 50
Monthey :	Rue du Commerce	»	4 25 27
Martigny :	Rue du Simplon	»	6 15 26

Expéditions postales rapides partout

Sarina



Cuisinières électriques et combinées pour hôtels, restaurants et particuliers
Installation complète d'ensembles de cuisine, avec frigo et armoire
En vente chez

Fefferlé & Cie
SION T. 21021



Un peuple heureux : la Hollande

La «Coopérative Condensfabriek» de Leeuwarden fabrique et distribue maintenant RIVELLA en Hollande.

10

RIVELLA

Dépôt : André Morand, distillerie, Martigny
Téléphone 026 / 6 10 36



LA MARQUE DE CHEZ NOUS

Madame,

votre cuisine sera plus appréciée avec les produits alimentaires de valeur

« VALRHÔNE »

et vous bénéficierez de nos bons-primés aussi.

DESLARZES & VERNAY S.A. SION

Meubles de construction spéciale

sur demande, d'après les plans et dessins établis
gratuitement par nos architectes. Devis et con-
seils pour l'aménagement de votre intérieur
fournis sans engagement.

MEUBLES
Gertschen

Grande exposition permanente: MARTIGNY Av. de la Gare **BRIGUE** Av. de la Gare

Banque Cantonale du Valais

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE
SIERRE - MARTIGNY - ST-MAURICE - MONTHEY
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Païement de chèques touristiques

Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger

Location de chambres fortes

Mince ou corpulent, petit ou grand...

innometric

vous habille comme sur mesure,
mais au prix de la confection



Les Usines Ford vous présentent
la gamme de leurs voitures



TAUNUS	6 CV.
TAUNUS	8 CV.
CONSUL	8 CV.
VEDETTE	11 CV.
ZEPHYR	12 CV.
CUSTOMLINE	18-20 CV.
MERCURY	21 CV.
LINCOLN	25 CV.

Demandez une démonstration

DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

GARAGE VALAISAN ★ SION

Kaspar Frères

Téléphone 027 / 212 71

LA RÉGION DE SIERRE *vous attend!*



Passez vos vacances, votre week-end à

Sierre 540 m.

Lieu de séjour et centre d'excursions pour toute l'année

Plage — Camping — Sports d'hiver

Par l'épargne... à l'aisance

Nous bonifions actuellement
le 2 3/4 % d'intérêt pour dépôts
sur carnets d'épargne
le 4 % pour dépôts sur obligations à 3 ans
le 4 1/4 % pour dépôts sur obligations à 5 ans et plus
Placements à l'abri des baisses de cours

Banque Populaire de Sierre

Montana

SIERRE

Crans

VERCORIN s/ SIERRE Altitude 1320 mètres

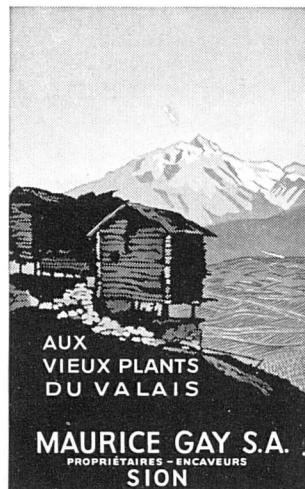
ECOLE DE SKI

BELLES VACANCES D'HIVER A L'HOSTELLERIE D'ORZIVAL, dont vous apprécierez le cadre charmant et l'excellente cuisine. Situation magnifique en face du skilift. Bar. Restaurant. - Tél. 027 / 5 15 56. Entre-saison 027 / 5 18 47 - M^{lle} Ida Rey, propr.



LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



GRANDS VINS DU VALAIS

en bouteilles et demi-
bouteilles :

Fendant
« La Guérîte »

Johannisberg

Ermitage

Dôle

Pinot noir

et grand nombre de spé-
cialités. Demandez notre
prix courant.

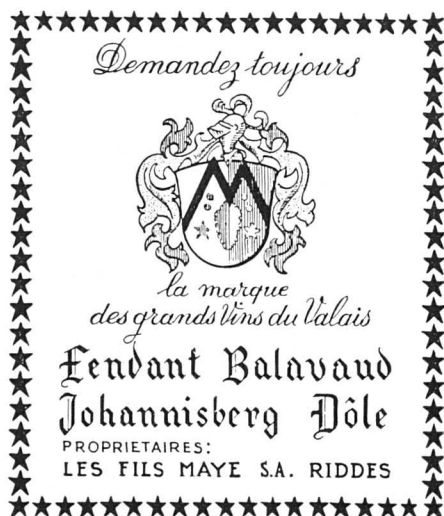


«SOLEIL DE SIERRE» la bonne marque des

HOIRS L. IMESCH * SIERRE

Téléphone 027 / 5 10 65

Médaille d'or Lucerne 1954



Médaille d'or : Lausanne 1910
Berne 1914
Lucerne 1954

Qui aime un bon repas, apprécie une fine bouteille et...
choisit le fendant :

„LES RIVERETTES” et... la Dôle „CLOS DE LA CURE”

le Pinot noir et tous
les vins fins du Valais

Amigne
Arvine
Ermitage
Malvoisie
Humagne
Johannisberg

Distinction
vins rouges romands
1951-1952-1953

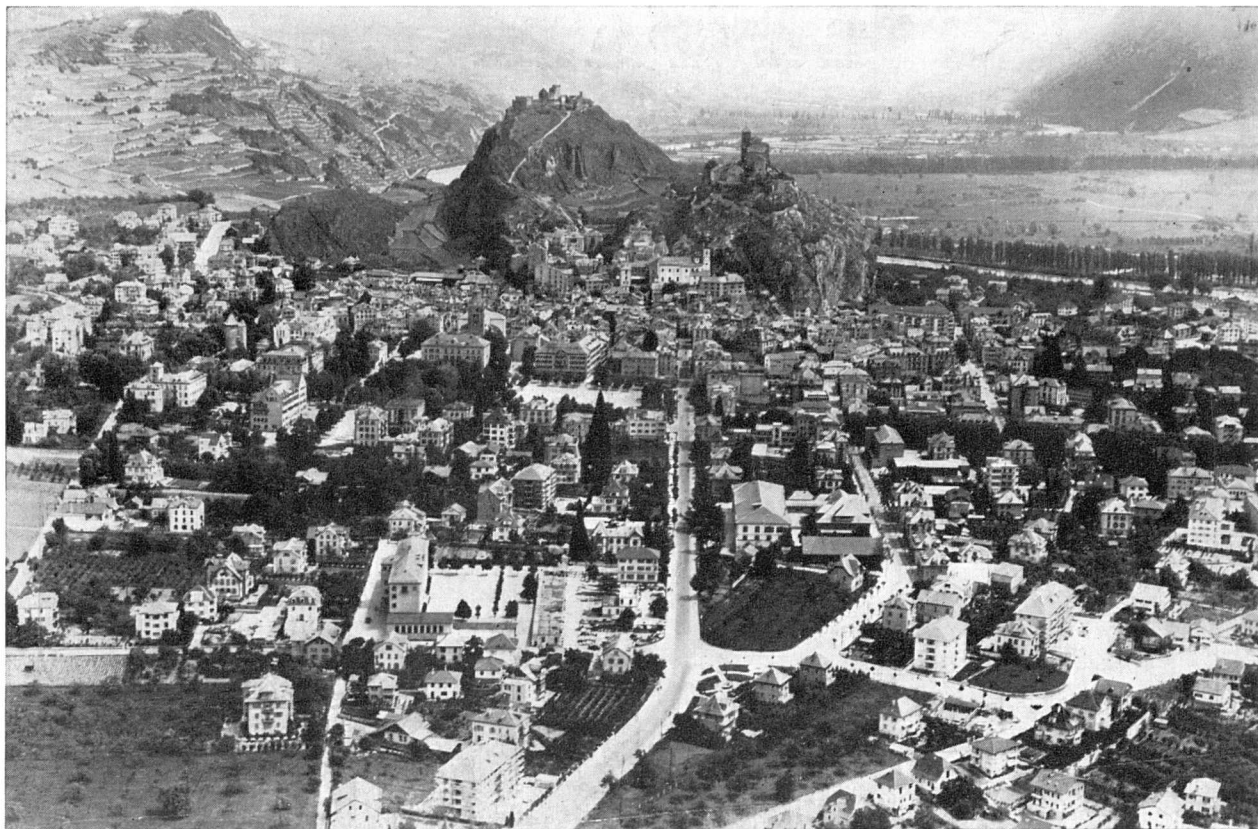
Prix d'honneur
Hospes Berne 1954

Médaille d'or

Lucerne 1954

Bureaux et caves à
Saint-Pierre-de-Clages





SION

La ville sans brouillard

La belle cité médiévale au centre du Valais, avec ses trésors d'art, ses châteaux,

vous invite

Sur la ligne du Simplon - Hôtels et restaurants de grande renommée - Centre d'excursions - Départ de 17 lignes de cars postaux dans toutes les directions - Aérodrome civil : vols sur les Alpes

Tous renseignements et prospectus par l'Association touristique du Centre, Sion

Hôtel de la Planta

60 lits. Confort le plus moderne. Restaurant renommé. Grand parc pour autos. Terrasse. Jardin
Téléphone 2 14 53 **Ch. Blanc**

Hôtel de la Paix (sur la grande place)

Ermitage pour les gourmets — 70 lits —
Maison à recommander
Téléphone 2 20 21 **R. Quennoz**

Hôtel de la Gare

65 lits — Brasserie — Restaurant — Carnotzet
Terrasse ombragée — Parc pour autos
Téléphone 2 17 61 **Famille A. Gruss**

Hôtel du Cerf

30 lits — Cuisine soignée — Vins de 1^{er} choix
Téléphone 2 20 36 **G. Granges-Barmaz**

Hôtel du Soleil

30 lits — Restaurant — Tea-Room — Bar
Parc pour autos - Toutes spécialités
Téléphone 2 16 25 **M. Rossier-Cina**

Hôtel-Restaurant du Midi

Relais gastronomique — Réputé pour ses spécialités
H. Schupbach Chef de cuisine

SION, VILLE D'ART

A chaque coin de la vieille ville, le voyageur fait ample moisson de découvertes artistiques. Il peut admirer l'Hôtel de Ville, achevé en 1657, qui a gardé son clocheton, son horloge astronomique et, à l'intérieur, ses portes et boiseries sculptées. Dans le vestibule d'entrée, une pierre milliaire et diverses inscriptions romaines dont l'une, la plus ancienne inscription chrétienne en Suisse, est datée de l'an 377. La rue du Château permet de gagner la colline de Valère sur laquelle a été édifiée la si caractéristique Collégiale du même nom, connue au loin pour ses fresques, ses stalles, ses chapiteaux sculptés, son vieil orgue (le plus ancien d'Europe, environ 1475) et ses riches ornements liturgiques. A proximité un musée historique et un musée d'antiquités romaines méritent visite. Les ruines du château de Tourbillon, incendié en 1788, se dressent sur la colline voisine face à un majestueux panorama alpestre. Descendons en ville pour saluer au passage la Majorie (ancien palais épiscopal devenu musée), la maison de la Diète où sont organisées de remarquables expositions d'œuvres d'art, la Cathédrale mi-romane mi-gothique, l'église de Saint-Théodule et la Tour-des-Sorciers, dernier vestige des remparts qui entouraient la cité.